

L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE

La Fabrikulture



L'aventure c'est l'aventure

Concours Nouvelles Noires

FIRN 2023

Remerciements & Félicitations

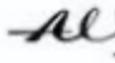
La Fabrikulture salue donc ce Président d'exception ainsi que ses acolytes nullement anonymes puisqu'il s'agit, dans l'ordre d'apparition dans le *Dictionnaire universel des membres de jurys*, de Sylvie Castellan, Line Cros, Marie Faillat et Odile Martin-Chareyre.

Un grand merci à tous les cinq, aux organisateurs du Festival International du Roman Noir et à la ville de Frontignan pour son soutien.

Félicitations à tous les participants qui ont tenté l'aventure et plus particulièrement à Bernard Delmotte, Marie Delaunay et Jean-Pierre Bertalmio, les trois lauréats dont vous trouverez les nouvelles en tête du recueil, comme il se doit. Les autres textes apparaissent à la va-comme-je-te-pousse, en toute autonomie. Je dois reconnaître qu'il y a encore des mystères qui me laissent sans voix !

Monique Nicque

Présidente, animatrice d'ateliers
d'écriture et, occasionnellement,
metteuse en pages



Alain Faillat

Alf-Alain Faillat, né en 1943, est retraité de l'Éducation nationale.

Membre de l'association des dessinateurs de presse francophones et francophiles « France-Cartoons ». Cette association a notamment pour vocation de soutenir la liberté de la presse et de venir en aide aux dessinateurs persécutés en raison de leur activité. Elle participe en particulier à de nombreuses expositions militant pour des causes humanitaires.

Alf collabore dès les années 70 avec quantité de journaux et revues, la plupart étant des revues professionnelles, syndicales ou associatives.

Il est le cofondateur et premier président des festivals qui se déroulent chaque année à Castelnaudary (11) et Marciac (32).

Derniers recueils publiés en solo : *Dieu m'a tuer* (2016), *Le Bal des Tordus* (2018), *La Surchauffe* (2019), *Le Temps est à l'Oracle* (2020), *Un vrai Bonheur* (2022)



www.alf-dessin-caricature.com

FaceBook : Alf Alain Faillat

Le tunnel

Bernard Delmotte – Premier prix

Ce novembre-là ne ressemblait pas à ceux qui l'avaient précédé. La pluie fine et régulière qui ne cessait de tomber depuis le matin et le vent glacial qui la poussait en oblique ne marquaient ni la fin de l'automne, ni le début de l'hiver, mais semblaient plutôt avoir inventé une cinquième saison, intermédiaire, courte mais rigoureuse dans sa froidure et intense dans son hostilité envers les hommes.

Le soir était tombé plus tôt qu'à l'accoutumée et maintenant, la pénombre enveloppait totalement la petite ferme flamande de Joris et Léna. Le couple avait acheté le domaine peu après la naissance des jumeaux, Marnik et Ydje, il y avait de cela une douzaine d'années. A cette époque, l'habitation avait encore l'apparence d'une maison tandis que le hangar méritait le nom d'étable. Aujourd'hui, l'une et l'autre présentaient tous les stigmates de l'usure du temps et

des intempéries et, surtout, du manque de soin apporté à l'entretien des bâtiments. Les gouttières arrachées ici et là pendaient ridiculement et frappaient de leur ferraille rouillée les briques usées de la façade, les tuiles craquelées laissaient suinter l'eau qui imprégnait le bois de la charpente et de l'ancienne étable, il ne restait que trois murs en torchis surmontés de quelques tôles en guise de toit sous lequel quatre maigres vaches donnaient plus de travail que de lait. Et la nuit en devenir, en son avancée lugubre, écrasait encore un peu plus le misérable tableau.

Marnik et Ydje se tenaient serrés l'un contre l'autre dans la petite chambre qu'ils se partageaient depuis leur naissance à l'étage. Leur père était rentré avec la nuit. Sa femme l'attendait comme chaque soir, assise dans l'unique pièce qui servait tout à la fois de cuisine et de salle à manger. Il n'était pas question de salon dans cette mesure. A peine la porte fermée derrière Joris, Léna se mit à crier, vociférer, insulter son homme. Celui-ci ne s'en laissa pas compter et de sa forte voix avinée tenta de couvrir par ses injures celles de sa femme.

Dans la chambre, les enfants entendaient monter vers eux le terrible écho des disputes familiales. Si Ydje pleurait à chaque querelle nocturne qui finissait parfois en pugilat, Marnik, lui, s'était peu à peu endurci et l'amour pour ses parents était vite devenu indifférence puis haine. Malgré son jeune âge, il avait rapidement compris que lui et sa sœur étaient nés dans un puits de malheur. Il savait bien qu'ailleurs serait forcément mieux qu'ici et qu'il fallait offrir à Ydje autre chose que des espoirs déçus et des larmes.

Soudain, la porte de la maison claqua violemment tandis que la voix de Léna continuait ses bordées d'insultes.

Marnik vit son père se diriger vers l'étable, en allumer l'unique ampoule sous le regard incertain des vaches, se saisir d'une hache et frapper sans discernement des billes de bois.

Le jeune garçon ne pouvait détacher les yeux du visage transformé de Joris. Les rides de l'homme se creusaient au fur et à mesure qu'il frappait et de sa bouche tordue sortaient des paroles incompréhensibles et coulait un filet de bave.

Seule une rage farouche lui permettait de se tenir debout et d'adresser des regards haineux vers la maison à chaque coup de hache porté au hasard sur une bûche, le billot ou sur le sol dur.

Léna avait ouvert la fenêtre et beuglait à Joris les pires insanités et crachait sur l'engeance que lui et sa famille formaient depuis des générations dans ce coin perdu des Flandres.

Marnik sentait des nausées de dégoût lui monter aux lèvres. La colère, qui vivait en lui depuis trop longtemps, lui tordait l'estomac d'un fiel acide, le cœur d'une répulsion douloureuse et le cerveau d'une exécution profonde et inapaisable. Mais que pouvait-il faire d'autre à son âge, sinon plaquer ses mains contre les oreilles d'Ydje et bercer sa sœur comme si elle était son enfant.

Mais en ce soir de novembre, la fureur acerbe que développaient ses parents, finit par pousser Marnik vers ce qui devint une résolution ferme après avoir été un projet vague. Il attendait patiemment l'extinction totale des braises de har-

gne qui avaient secoué la maisonnée pour réveiller Ydje endormie dans ses bras.

— Nous partons Ydje. Remplis un sac de vêtements...

— Partir où ?, demanda la fille qui reniflait encore de ses derniers sanglots.

— Ailleurs...Ailleurs sera toujours mieux qu'ici...

— Mais où ?

— A l'aventure Ydje, comme dans nos rêves et nos jeux.

Ydje ne semblait pas vraiment disposée à suivre son frère dans l'obscurité froide et pluvieuse.

— Nous ne connaissons personne ailleurs...

— Tant mieux, c'est ça l'aventure, non ? Découvrir un nouveau monde, de belles personnes. Allez, ne t'inquiète pas. Prends les vêtements. Je me charge du reste.

Ydje était un peu plus rassurée. Marnik avait peut-être raison après tout : ailleurs serait certainement moins pénible à vivre qu'ici. Tandis qu'elle commençait à remplir un vieux sac de quelques habits d'hiver, Marnik descendit silencieusement l'escalier menant à la cuisine. Le

visage enfoui entre ses bras croisés, Léna dormait profondément, épuisée par la colère qui l'accablait, la consumait, l'anéantissait un peu plus chaque jour.

Le jeune garçon ne s'attarda pas sur le spectacle pitoyable de cette femme qui lui servait, bien mal, de mère. Il ouvrit délicatement la porte d'entrée et scruta l'étable faiblement éclairée par l'ampoule que Joris n'avait pas éteinte. Marnik vit son père allongé dans la paille, près du billot, la hache serrée dans l'une de ses mains. Ses ronflements d'ivrogne empêchaient les quatre vaches de dormir.

Soudain, Marnik fut pris d'une évidence terrible : la vie ici n'était plus possible. Ses parents avaient failli. Ils avaient privé leurs enfants de tout avenir. Alors le petit homme d'à peine douze ans, baissa la tête, résigné, ne retint pas les larmes qui coulaient sur ses joues et sut ce qui lui restait à faire.

Assise sur le lit et couverte d'un long manteau, la tête coiffée d'un épais bonnet, Ydje attendait les mains agrippées aux anses du cabas dans

lequel elle avait entassé, pêle-mêle, les vêtements d'été, d'hiver, les siens, ceux de son frère. Elle y avait également enfoui quelques bougies, une boîte d'allumettes et leur vieux réveil qui grelotait chaque matin l'heure du départ pour l'école. La fillette se savait pas encore où les mènerait l'aventure, mais selon elle, elle devait passer obligatoirement par une école. Ses yeux commençaient à papillonner de fatigue lorsque la porte s'ouvrit sur un Marnik essoufflé, la peau du visage rougie, le front luisant de sueur. Sans dire un mot, il enfila une veste et se saisit de la main de sa sœur. Ils descendirent l'escalier sans même prendre garde au bruit qu'ils faisaient. Ils traversèrent la cuisine plongée dans la pénombre.

— Où est maman, demanda Ydje à mots couverts.

— Elle dort !

La fille n'en demanda pas plus. Marnik s'empara d'un baluchon posé sur la table, puis ils sortirent de la maison, toujours main dans la main.

— Papa n'est pas là ?

— Il dort aussi !

Ydje se tut une fois encore.

Marnik prit la hache qui était posée contre le mur de façade. Une fois sortis du jardin, ils contournèrent le pré aux vaches, évitèrent la petite route pavée qui menait au village et suivirent les rails de la voie ferrée qui liait Dixmude à Ostende. Ydje avait peur, d'autant que le tranchant de la hache que Marnik portait sur son épaule captait la lumière ténue distillée par la lune et scintillait de reflets sinistres.

— Mais où commence l'aventure ?

— Le frère lui serra les doigts plus fortement pour la rassurer.

— Tu vois le trou noir là-bas ? C'est le tunnel du chemin de fer... L'aventure débute à son entrée.

— Et après ?

— Après...ben, c'est l'aventure qui commence, lui répondit-il en tentant de garder prisonniers dans le fond de sa gorge les sanglots qui s'y bousculaient.

Il s'arrêta, prit Ydje dans ses bras et embrassa son front avec une douceur extrême. Puis, tous deux s'engagèrent avec précaution sur le ballast

jusqu'à l'entrée du tunnel où ils devinrent deux petites et sombres silhouettes bientôt absorbées par une ombre gigantesque.

Après plusieurs jours, on retrouva, dans l'étable de Joris, les quatre vaches mortes, gonflées et puantes. On découvrit également, couvert de paille, le corps du fermier séparé de sa tête. Dans la chambre parentale, Léna gisait sur le lit, le crâne fracassé. Des enfants, aucune trace ! Les secours s'organisèrent. Une équipe découvrit, à l'entrée du tunnel ferroviaire un sac de vêtements et un autre de victuailles. Trois hommes suivirent les rails à la lueur de lampes-torches. Lorsqu'ils ressortirent, ils étaient d'un blanc cadavérique et leurs yeux étaient noyés de larmes. Ils portaient avec eux une hache rouge de sang.

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'un étranger de passage demandait aux villageois ce qu'on avait découvert dans le tunnel en ce funeste jour de novembre, tous répondaient invariablement :

«Mon Dieu, quelle terrible aventure !».

Jouer n'est pas gagner

Marie Delaunay – Deuxième prix

Pendant toute ma vie, j'ai nourri des rêves de voyages et d'aventures. Malheureusement, en tant qu'agriculteur, je n'ai pu concrétiser ce souhait qu'une seule fois, à ma retraite, et cette expérience a pris des allures de cauchemar.

Je suis Ismael Kader, un homme sans histoire jusqu'à aujourd'hui. Après la vente de notre exploitation, ma femme et moi sommes venus nous installer à Sète dans une cabane au bord de l'étang de Thau. C'est elle qui avait eu l'idée de venir dans le Sud, elle qui pourtant n'avait jamais voulu quitter son village breton de Kerpouan même pour quatre jours de vacances. Quelques mois après notre installation, un cancer foudroyant l'emportait me laissant abattu et esseulé.

Les semaines qui ont suivi sa disparition, je les ai passées assis sur ma terrasse à observer l'é-

tang ou plongé dans mes vieux livres de Jules Verne.

Le matin où ma vie a changé, je revenais du bistro *Chez Lulu* à 500 mètres de chez moi, où tous les jours depuis que je suis veuf je vais prendre mon café et observer les habitués. Il faisait gris et venteux. En passant devant les boîtes aux lettres des cabanes, mon attention fut attirée par un prospectus jaune safran qui dépassait de la mienne. J'ai d'abord pensé à une publicité mais il m'était personnellement adressé au recto, dans un cercle bleu ciel "L'Aventure c'est l'Aventure" était écrit au-dessus de la photographie d'une île tropicale.

“Cher Monsieur Kader,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que vous avez été sélectionné pour participer à un jeu d'aventure unique en son genre ! Tout au long de cette expérience palpitante votre sagacité, votre intelligence et votre discrétion seront mises à contribution. Vous devrez résoudre une série d'énigmes afin de découvrir un trésor. Vous ne serez pas seul dans cette quête, d'autres candi-

dates seront également en compétition, votre parcours sera peut-être filmé. Nous vous invitons donc à valider rapidement votre participation au 06 66 22 44 33 (numéro non surtaxé). Veuillez noter que la confidentialité est essentielle pour le bon déroulement du jeu.

L'heureux gagnant se verra offrir une croisière de luxe sur le navire *Ponant* en Australie.

Cette lecture m'a laissé perplexe et méfiant mais cependant j'ai senti un frisson d'excitation me parcourir. Et si c'était vrai ? Pour en avoir le cœur net, je me suis décidé à appeler le n° indiqué. Au bout de trois sonneries, une voix féminine m'a répondu.

“Bravo candidat 0038 l'aventure commence maintenant soyez attentif...” puis plus rien ! j'ai tout de suite recomposé le numéro mais celui-ci n'était plus attribué.

Le lendemain je me suis réveillé de bonne heure et je suis parti *Chez Lulu* prendre mon café. Les habitués n'étaient pas encore arrivés, je me suis installé à ma table près de la fenêtre où comme à l'ordinaire le journal du jour était posé. En l'at-

trapant, un téléphone en a glissé et pour éviter qu'il ne tombe au sol je l'ai saisi au vol. A ma grande surprise sur la coque de celui-ci se trouvait le logo d'une île sur fond bleu. Le jeu était donc réel et avait commencé !

A cet instant une bouffée d'adrénaline est montée en moi. J'ai glissé furtivement le téléphone dans ma poche, bu mon café d'une traite en me brûlant la langue et suis sorti au plus vite en cachant mon excitation. Une fois chez moi, je l'ai allumé, un code pin était nécessaire à son déblocage. J'ai repris la brochure pour y chercher un indice, je n'ai rien trouvé à part le numéro de téléphone que j'avais appelé. Après avoir fait plusieurs combinaisons des chiffres qui le composent, je me suis rappelé le message vocal ! “candidat 0038 ! “

Sitôt débloqué un sms m'attendait “Bravo 0038 vous avez une longueur d'avance, ne ratez pas l'appel de l'aventure !”

Dès lors, à chacune de mes sorties, j'ai laissé le téléphone allumé dans ma poche, restant sur le qui-vive. Ce n'est que le deuxième jour, en fin

de matinée, qu'il s'est mis à vibrer juste au moment où je rentrais chez moi. J'avais reçu un nouveau message :

"Demain sans moyen de transport
vous gravirez l'ancien volcan
tout là-haut comme un enfant
cherchez à bâbord à tribord
un sac rayé bleu et blanc
contenant votre équipement."

L'énigme était facile, il fallait que je me rende tout en haut du mont Saint Clair.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, j'ai commencé ma marche jusqu'au sommet. Une fois arrivé, j'ai pris un moment pour contempler le magnifique panorama puis j'ai balayé du regard les alentours cherchant un endroit idéal pour y dissimuler un sac. Les phrases de l'énigme résonnaient dans ma tête, plus particulièrement "Cherchez à bâbord et à tribord" qui m'a, tout à coup, fait comprendre où je devais chercher. À côté de la croix se trouve une petite chapelle, Notre-Dame de la Salette, ornée de fres-

ques et d'ex-votos déposés par des familles de pêcheurs. Le sac était là. Je l'ai rapidement trouvé derrière la statue juste au pied d'un majestueux cyprès.

Après m'être assuré que personne ne me regardait, je l'ai mis dans le sac à dos que j'avais pris la précaution d'emporter. En redescendant impatient, je me suis arrêté et, à l'abri des regards, j'en ai fait l'inventaire : une loupe, une boussole, une pelle rétractable, un t-shirt du jeu, une carte marine de la région de Toulon-Marseille et enfin une enveloppe, avec le logo (?), dans laquelle il y avait cent euros et la troisième énigme:

“Depuis Telo
Dirige-toi vers l'embouchure du Gapeau
Puis suit Saint Pierre jusqu'à bon Port.
Là cherche le Papillon.”

Après avoir fouiné sur internet, j'ai pu aisément déchiffrer la première partie de l'énigme. Il fallait me rendre à Toulon, puis rejoindre Hyères et emprunter un ferry depuis la capitainerie Saint

Pierre, très certainement en direction de Port Cros.

En arrivant sur l'île quasi déserte en cette saison basse, ne sachant quelle direction prendre, je me suis senti un peu désemparé. Il me restait encore à percer le secret de la seconde partie de l'énigme, "Là cherche le Papillon"

À l'embarcadère, j'ai rejoint un couple de touristes aux cheveux grisonnants plantés devant la carte détaillée de l'île et des alentours qui cherchaient leur chemin. Lorsqu'ils se sont éloignés, j'ai remarqué un îlot en forme de papillon tout en bas de la carte, c'était là où je devais aller ! Ilot de la Gabinière. Dans une liste des attractions, hôtels et sites, j'ai repéré un loueur de petites embarcations à moteur et m'y suis rendu au pas de course.

Arrivé au comptoir, un ado blasé, que visiblement je dérangeais, m'a encaissé et m'a rappelé les consignes de sécurité : interdiction de dépasser les 50km/h et de s'approcher à plus de 20m des côtes. Je lui ai dit que je naviguais sur ce genre de bateau depuis mes 15 ans et qu'il

n'avait rien à m'apprendre sur la navigation. J'ai sauté dans le bateau et démarré au quart de tour. Après avoir contourné les côtes de la Pointe du sud, j'ai vu l'îlot se dresser devant moi.

Au fur et à mesure que je me suis approché, la mer est devenue de plus en plus houleuse, menaçant de submerger ma frêle embarcation à tout moment. J'ai dû faire preuve d'une concentration extrême et d'une maîtrise parfaite pour éviter les récifs dangereux qui entouraient l'îlot. J'ai enfin trouvé un endroit pour accoster, épuisé et excité à la fois j'ai sauté sur le rocher. Après une courte marche, l'îlot étant tout petit, j'ai trouvé un fanion jaune accroché à un buisson dénudé sous lequel j'ai découvert le coffre cadenassé et une enveloppe contenant à nouveau 100 euros et le dernier indice :

“Dans un square à Paris
Avec l'aide d'Elie
La clef tu trouveras
Et l'aventure se terminera.”

C'est ainsi que je me suis retrouvé rue de Bretagne, avançant d'un pas confiant en direction du square Elie Wiesel, le poids du coffre dissimulé dans mon sac à dos, certain de mon triomphe imminent. J'étais fier d'être arrivé jusqu'au bout de cette aventure. Soudain, un bourdonnement strident se fit entendre. En levant la tête, j'ai aperçu un drone qui me survolait. Étais-je filmé ? Un mélange d'excitation et d'inquiétude s'est emparé de moi. J'ai continué à marcher et c'est en passant devant un magasin Darty que tout a basculé. Tous les téléviseurs étaient allumés, affichant en simultané les actualités de toutes les chaînes d'information. Un attroupement s'est formé devant la vitrine. Je me suis approché par curiosité, une vue aérienne de Paris était diffusée sur les écrans. Tout à coup, en gros plan, six photos apparaissent, dont la mienne. C'est alors que j'ai lu avec épouvante sur le bandeau défilant que des attaques kamikazes étaient en cours dans plusieurs arrondissements de Paris. Avec fracas, une déflagration a soudainement retenti dans une rue voisine. Un panache de fumée noire s'est élevé au-dessus des immeubles. Une panique s'est emparée des passants et les a fait se disper-

ser en hâte, me laissant seul sur le trottoir, pétrifié par la terreur.

Soudain des policiers lourdement armés du GIGN m'ont encerclé, en observant le moindre de mes mouvements. D'une voix autoritaire, le commandant m'a ordonné de déposer calmement mon sac à dos devant moi et de reculer. Un démineur s'est approché prudemment pour le récupérer puis j'ai été violemment plaqué la face contre un mur et menotté sans que je puisse faire un geste. Ma pensée était confuse, incapable de saisir la réalité de la situation. J'étais devenu malgré moi un pion dans un jeu dont les règles m'étaient désormais inconnues.

Si vous tenez cette lettre entre vos mains et que vous la lisez maintenant, c'est grâce à mon codétenu. Libéré hier, il a eu le culot de la sortir en douce de la prison et la bienveillance de la déposer à votre journal. Elle me permettra peut-être de me faire entendre et de faire enfin éclater la vérité au grand jour.

Ismael Kader

Game of clues

Jean-Pierre Bertalmio – Troisième prix

Après chaque fin de journée de travail, Thomas se prend la tête pour savoir ce qu'il fera de sa soirée. Récemment divorcé, il a perdu du même coup sa compagne et la plupart des amis qu'ils avaient en commun. L'aventure amoureuse ne le tente plus, en tout cas, pas de sitôt. Il préfère observer un temps de solitude. Il s'est aperçu très vite que tous les loisirs qu'il s'est donné jusqu'à présent, se pratiquent à deux ou du moins se savourent en couple. Une virée au restaurant ou au cinéma, une partie de bowling, une soirée karaoké, une longue promenade sur la plage ne trouvent leur sel que si on les partage. Reste le plateau repas devant la télé mais ça n'a rien d'excitant.

Depuis l'enfance, il a toujours adoré les jeux de société, en particulier les jeux de plateau. Il avait réussi à y initier son épouse. Toutefois, jouer seul en face de son ordinateur ne l'enthousiasme guère. A trente ans, il espère mieux de l'exis-

tence. Ce soir-là, en cherchant sur le net, il finit par tomber sur le lien d'un jeu beaucoup moins conventionnel. Il avait déjà entendu parler de ces sortes de chasses aux trésors qui se jouent à la fois sur l'écran et dans la vraie vie. L'un d'entre eux avait fait fureur en Angleterre. En général, on doit récupérer des indices cachés dans différents lieux bien réels, une bibliothèque, un parc ou un musée.

D'après ce qu'il en lit, *Game of clues* propose une énigme à la Cluedo. Où se trouve l'assassin ? Mais contrairement à ses prédécesseurs, celui-ci tire son originalité du fait qu'il est conçu pour explorer l'environnement immédiat. En bref, il se déroule entièrement dans la petite ville de Frontignan dont Thomas est résident. Il s'en étonne un peu. Pourquoi un concepteur de jeux électroniques a-t-il eu l'idée saugrenue de choisir comme décor un gros village de province ? Sa curiosité est titillée. Il suit le lien. Une vidéo, bien ficelée, à mi-chemin entre le dessin animé et le film d'action, le met en appétit. On y voit un individu en ombre chinoise assassiner une femme.

La mise en scène et la bande sonore sont d'une efficacité et d'un réalisme terrifiants.

En lisant les prérequis, il commence à comprendre. En préalable au jeu, il doit remplir une fiche d'inscription pour laquelle on lui demande de choisir un avatar suivi d'un pseudo mais aussi de préciser, son adresse et un numéro de téléphone. On le contactera dans deux jours, le temps nécessaire pour l'organisateur de mettre en place le terrain des épreuves et les indices. Un jeu taillé sur mesure, quoi de plus prometteur ! Les jours suivants lui apportent une bonne excitation. Il retrouve son âme d'enfant avec le goût de l'aventure.

Il reçoit l'appel attendu alors qu'il est en train de remplir un dossier d'assurance pour un client. On le somme de se rendre immédiatement à la médiathèque Montaigne en se munissant d'un appareil connecté. Il boucle l'entretien sans plus attendre. Son métier de courtier lui permet aisément de s'offrir des plages de liberté. Il prévient son patron qu'il part en prospection.

Il allume sa tablette et se trouve projeté dans l'univers de *Game of Clues*. Il prend sa voiture et roule résolument vers l'avenue de l'Œuvre Noir. Très urbanisée, la petite ville côtière possède néanmoins un habitat dispersé et les routes qui la traversent, entourées d'étangs, de lagunes et de salines à la végétation rase et décolorée, donne au paysage une touche camarguaise, les taureaux et les chevaux sauvages en moins. L'édifice blanc de la médiathèque, bloc de béton ajouré, apporte un aspect oriental.

Sur l'écran de la tablette, il suit la progression de son avatar en temps réel. Comment peut-on réaliser ce miracle ? pense-t-il. Il est certainement géo-localisé. Arrivé dans la grande salle, on lui désigne, au moyen de la tablette, le rayon des polars. Son avatar le précède. Il s'est emparé d'un livre dont le titre apparaît en gros plan sur l'écran, *Un tueur sur la route* de James Ellroy. À l'intérieur du livre se détache un post-it. Thomas se laisse guider. Il découvre facilement le roman et le message :

«Vous trouverez votre second indice dans un missel posé sur un banc dans la quatrième travée de l'Église Saint Paul.», lit-il d'une traite.

L'enthousiasme de la recherche lui fait oublier le temps perdu. Il se revoit avec sa petite cousine en train d'écumer la plage de Maguelone à la quête d'un trésor mythique. Il a complètement oublié ses récents déboires. Il remonte dans sa voiture. Direction, le centre-ville. Les rues, inondées de soleil, sont désertes. Il est midi passé mais il n'a pas faim. L'excitation lui sert de repas. L'église semi-romane se confond avec ce qu'il reste du mur d'enceinte de la vieille ville fortifiée. Son clocher en forme de donjon l'atteste. Sa porte monumentale est caractérisée par un tympan et un linteau monolithe ce qui lui assure une solidité à toutes épreuves ayant même résisté aux flammes de l'incendie provoqué par les Huguenots lors des guerres de religion.

En entrant dans la nef, Thomas est agréablement surpris. La fraîcheur des hautes voûtes gothiques lui apporte un bien-être immédiat. Sur les bancs de la quatrième travée, une dizaine de missels

sont alignés. On n'a pas voulu lui faciliter la tâche, semble-t-il. Il les compulse fébrilement l'un après l'autre. Arrivé au quatrième, il remarque une gravure biblique glissée entre les pages d'un verset du Lévitique. S'il avait pris le temps d'en parcourir le contenu, il aurait été édifié. «Celui qui frappera un homme mortellement sera puni de mort.» Il se contente de lire le texte du nouveau message écrit en lettres bâtons au verso de la gravure et encore plus laconique : « Se rendre à l'écurie de la Palmera ». On exige également qu'il détruise la dépêche après en avoir pris connaissance. Il s'exécute. Après tout, cela donne un peu plus de piment au jeu.

Plus fébrile que jamais, Thomas reprend la route. L'hacienda est toute proche. Les chevaux broutent paisiblement dans l'enclos. Accompagné d'un lad, un groupe de touristes part en balade. Au passage, ils le saluent. En face du ranch, il découvre une sorte de grosse cabane en pierre, apparemment abandonnée. Tout autour, l'herbe jaunit entre des sarments de vigne. Son avatar s'y approche, casse un carreau et pénètre par le fenestron. L'image s'est arrêtée sur l'in-

jonction : « A vous de jouer ». Thomas gare sa voiture sur le bas-côté. La curiosité mêlée à un sentiment confus d'angoisse le pousse à poursuivre l'aventure.

Il n'a pas besoin de briser la vitre, elle l'est déjà. Il contourne la bâtisse, jette un regard à l'intérieur. Tout est sombre. Il lui semble distinguer un corps allongé. Il essaie de passer par la fenêtre. Elle est trop étroite et les débris de verre bien trop coupants. Il y laisse d'ailleurs un morceau de la manche de sa chemise. Il jette un œil sur la tablette. L'image s'est figée comme si le jeu avait beugé.

Il a la tentation d'abandonner la partie. Néanmoins, il ne s'avoue pas encore vaincu. Il tourne la poignée de la porte qui s'ouvre en grinçant. "C'était aussi simple", se dit-il revigoré. "Il ne me reste plus qu'à trouver l'indice." Le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité, il aperçoit un râtelier d'outils puis des caisses recouvertes de bâches amassées dans le fond de la pièce. Et au milieu de ce fatras, une silhouette étendue. Un mannequin, pense-t-il. Il s'approche, retire l'enveloppe de plastique qui recouvre la forme.

Les yeux exorbités, le sang affluant à ses tempes, la gorge serrée, il se sent défaillir. À ses pieds, gît une jeune-femme, le crâne fracassé. Il est extrait de ce moment de sidération par le cliquetis de sa tablette. Un message s'affiche : «L'aventure reprend. Comment échapperez-vous à la police ? A vous de jouer !»

Al ragù

Jérôme Gothot

Pour ma réinsertion, je ne débordais pas de propositions d'emploi. Même si le crime permet d'acquérir des compétences multiples, il est impossible de s'en vanter lors de la création de son curriculum vitae. Je décidai d'ouvrir un commerce ambulante, un Food truck consacré aux spaghettis. Pour moi, la meilleure nourriture du monde vous renvoie à votre enfance au son des fils de blé cuit al dente qui se bousculent en tombant dans votre assiette, à l'odeur de la sauce mijotée sur laquelle on déverse des copeaux de parmesan ou du grana padano rappé à la main. Étant donné les limites de mes connaissances gastronomiques, je ne proposais qu'une sauce : l'al ragù que je préparais avec des conserves de tomates, de la viande achetée en promotions et des oignons que je hachais finement.

Les clients ne se bousculaient pas pour goûter ma cuisine, je pouvais passer des heures à regarder les promeneurs déambuler le long du port,

rare étaient ceux qui s'arrêtaient devant ma camionnette Citroën HY aux couleurs de l'Italie. Pour être honnête, l'argent n'était plus mon mobile, ce qui m'importait le plus était le rapport que mon agent de probation allait rendre au juge pour statuer sur la réussite de ma conditionnelle. Mon avenir dépendait d'un homme chétif au visage garni de petites lunettes rondes qui s'installait un jour par semaine, généralement un mardi en fin d'après-midi, sur la terrasse en plastique jouxtant la camionnette. Il me complimentait pour la cuisson toujours parfaite de mes spaghettis puis il tapotait sur son laptop. J'écoutais ses remarques d'une oreille attentive, lui promettant de respecter tous les engagements auxquels le juge m'avait soumis. J'étais prêt à renoncer à l'intensité des aventures criminelles pour ne plus jamais revivre l'ennui d'une vie derrière les barreaux.

Mattias commanda un grand ravier sauce al ragù. Son crâne chauve accentuait sa petite taille, sa moustache grisonnante rappelait que douze ans s'étaient écoulés depuis le braquage d'un super tanker duquel on espérait siphonner des milliers

de litres de fuel qu'on aurait revendus à un intermédiaire chinois. C'était un plan désastreux, je n'aurais pas dû faire confiance à un homme qui ne sort jamais sans une flasque de vodka. La veille du coup, il était bourré comme une huitre au bar du marché, il se vantait de la vie de pacha qu'il allait mener très prochainement. Contrairement à moi, il était bon nageur, c'était ce qui l'avait sauvé lorsqu'un peloton de la police des ports maritimes nous avait encerclés, alerté par une demi-douzaine d'appels anonymes.

Sa présence annonçait une proposition d'emploi juteux et sûr, que je ne pouvais pas refuser. Depuis mes vacances carcérales, les affaires allaient mal, m'annonça-t-il, on ne trouvait plus de professionnels de mon calibre, quelqu'un capable de manipuler les outils du métier avec autant d'agilité que moi. Selon lui, prendre ma pension sans réussir un dernier coup était une erreur. Pour partir loin, il faut gagner gros, arguait-il. J'essayais de me montrer aussi impassible à ses arguments qu'une falaise normande face au ressac. Mais il était venu avec Dona, sa nièce de dix-neuf ans. Elle rayonnait dans sa blouse jaune décolorée, sa jupe un

brin moulante et ses bottes en cuir qui agrandissaient des jambes interminables. Je la trouvais aussi belle qu'un lever de soleil qu'on regarde d'un bout de fenêtre coincé dans une cellule. Mattias l'hébergeait pour les vacances d'été, il ne la lâchait pas d'une semelle de peur qu'une de ces racailles du port ne vienne la salir. Elle me regardait d'un sourire qui aurait fait chavirer le plus solide des paquebots. J'étais conquis.

Pendant tout l'été, je laissais Mattias espérer que notre association aboutisse à nouveau. Nous nous réunissions en fin de soirée autour d'une des tables en plastique du Food truck. Mattias enchaînait des demi-litres de Pils bon marché qu'il buvait à grosses gorgées pour supporter la chaleur étouffante de la canicule. Je sortais mon carnet sur lequel je gribouillais quelques mots, le temps que Mattias s'endorme lourdement sur sa chaise, la tête écrasée sur la table. La bière diluée au Zolpidem nous laissait, Dona et moi, le temps de profiter de notre amour dans la cuisine exigüe de la camionnette ou dans le parc qui se trouvait juste à côté.

C'était le plus merveilleux des étés que j'ai vécu de toute mon existence. Je ne pensais pas que je

pouvais tomber aussi amoureux. Amoureux de la chaleur de son corps, de sa respiration hale-tante, de la regarder mordre ses lèvres pour s'empêcher de produire les sons d'un plaisir immense. Mais ce qui me rendait le plus accro, c'était les conversations que nous avions après nos ébats. Nous échangeions nos réflexions comme un couple qui aurait traversé une vie bien remplie, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Elle me parlait de son village d'enfance dans les Abruzzes, non loin de Pescara. Là-bas, elle me disait qu'on apprécierait mes spaghettis, que le problème était que les Français ne comprenaient pas la simplicité. Ce qui est simple est bon, ce qui est bon est simple, disait-elle de sa voix aux sonorités transalpines. Elle avait raison, ce que nous vivions était d'une simplicité élémentaire, et rien ne pouvait-être meilleur. Pour la première fois, j'envisageais de vivre avec une seule femme, moi qui n'avais connu jusque-là que des aventures éphémères.

Le dernier mardi du mois d'août, Mattias était venu sans Dona. Il s'était assis, les bras croisés, le

visage renfrogné comme un bulldog, il tapotait du pied et tournait la tête de droite à gauche.

J'ai fait une connerie, me dit-il. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je ne me sens pas bien depuis quelques jours, comme quand je prenais encore des médocs. Je vois des trucs qui n'existent pas, du genre je vois quelqu'un, mais qui n'est pas là, c'est juste dans ma tête. Et quand je m'en rends compte, ça me met en colère, un truc de fou, je brûle de l'intérieur et j'ai envie de tout péter. Hier, je vois quelqu'un avec Dona, alors je me dis c'est dans ta tête, t'affole pas. Mais le gars reste là devant moi, il ne bouge pas. Je me frotte les yeux, encore et encore, mais il reste toujours là. Alors je finis par dire T'es qui toi ? Et Dona qui répond, Matt c'est moi. Et merde, mais le gars, il bouge toujours pas et il a l'air si réel. Je me dis que ça va passer, mais je chauffe, je sens que je chauffe. Je vais me mettre de l'eau sur la tête et puis je reviens et j'entends Dona parler à voix basse. Et là c'est trop, je me rue sur le type et je le dégomme de tous mes muscles, je le cogne encore et encore, je sens le sang qui gicle partout, j'arrive pas à m'arrêter.

Puis le corps tombe par terre, et là... putain, merde, c'était Dona ! J'ai buté ma nièce bordel !

Mattias avait jeté Dona dans la mer, son corps lesté de quelques pierres, elle doit reposer quelque part au fond de la Méditerranée. J'écoutais son histoire debout dans ma camionnette, je planifiais mentalement le sort que j'allais lui réserver. Avec l'aide de mon couteau parfaitement aiguisé, je découperai son squelette en petits morceaux que je passerai ensuite au hachoir électrique avec quelques oignons, de la coriandre et du paprika. Puis je m'installerai sur un des parkings de la prison pour vendre ma nouvelle sauce : l'al mattias.

Un bonsoir, prononcé d'une voix fluette, stoppa le fil de mes pensées. Mon agent de probation effectuait sa visite hebdomadaire. Il s'installa sur la table à côté de celle où Mattias était assis. Les deux hommes se fixaient tels deux chiens sur le point de se disputer un nouveau territoire. Je ne pus dire pourquoi, mais la venue de ce petit monsieur refroidit mes envies de meurtres. Sa présence me rappelait Dona et ce que la vie avec elle aurait pu être, de petites aventures qui se terminent bien.

En cet instant, je réalisais que je pouvais devenir un homme meilleur, capable de choisir le droit chemin, capable de s'élever au-dessus des bas instincts criminels. Je déposai le couteau sur le plan de travail, et d'une voix qui trahissait néanmoins mon récent énervement, je demandai : Al ragù, petit ravier ?

Sa réaction me surprit, toute son attention était focalisée sur Mattias qu'il ne quittait pas des yeux. Enfin, il se tourna vers moi avec une expression que je n'avais pas encore aperçue sur son visage, il semblait énervé, crispé, contrit. Tu vas aller en taule ricana Mattias. Puis, se rendant compte que c'était la deuxième fois qu'il causait ma perte, il fut pris d'un fou rire. Des saccades d'un rire gras qu'il ponctuait de tapes sur la table. Il s'étouffait presque en me regardant. Tu devrais voir ta tête, articula-t-il péniblement, tu devrais voir la tronche que tu fais ! Ma tête devait avoir l'air de celle de quelqu'un sur le point de le transformer en sauce. Je pris mon couteau, sautais par-dessus le comptoir de la camionnette en fixant ma cible d'une rage que j'avais comprimée au cœur de mes tripes depuis plus de douze ans...

Road-Trip

Michèle Dross

— Pour ton anniversaire, m'a demandé Mark, qu'est-ce qui te ferait vraiment plaisir ?

Vraiment plaisir... Mes placards débordent. J'ai besoin de renouveau, d'air frais et... oui, il me semble qu'avant d'être tout à fait vieille, j'ai envie d'aventure !

Une petite aventure à la mesure de mes moyens.

Mon neveu bricoleur a bien voulu transformer ma Kangoo en véhicule habitable.

Trois cubes de bois dans le coffre pour ranger les bagages et servir de supports, deux planches dépliables qui constitueront le sommier (ultra-ferme), quelques rideaux occultants faits-maison et le tour est joué. Il n'y a plus qu'à installer deux matelas gonflables et deux duvets, et à nous le road-trip ! Pour dormir, il nous suffira de replier un peu les jambes.

Dans le genre fantaisiste-écolo et médecines douces, Mark est un amour. Il a tout de suite accepté !

Bilan-carbone oblige, j'ai cherché une desti-

nation pas trop lointaine, un bel endroit un peu sauvage. Ce sera l'Estérel : calanques, montagnes rouges au-dessus de la Méditerranée, et dans les restaurants du bord de mer, brasucades, ratatouilles et autres pissaladières...

— Pfff ! Tu as quoi là-dedans ? Des haltères ?

— Top-secret. C'est mon matériel de survie !

Le sac de sport de Mark est plutôt encombrant. Cet entêté a dû y cacher un cadeau, quoique j'aie pu dire pour l'en dissuader. Je crois avoir deviné : c'est un trépied pour l'appareil photo.

À moins que ce ne soit un filet à crevettes ou une flute à bec, car avec Mark tout est possible !

Nous voilà partis. On the road again...Bella ciao, bella ciao, ciao, ciao... et même l'inénarrable L'Aventure c'est l'Aventure !...Mon ami a passé des heures à compiler les vieux tubes, et il y a glissé quelques petits clins d'œil, spécialement choisis pour moi.

Ce soir, nous dormirons quelque part en pleine nature et on grimpera demain jusqu'au sommet du Pic de l'Ours pour voir le soleil se lever.

Pour négocier les lacets de la petite route, Mark a pris le volant. On peut à peine se croiser, il y a même un tronçon de route particulièrement étroit, à sens unique heureusement.

Le paysage est incroyable, d'une beauté vertigineuse. Rouge des rocs, vert des buissons, et en bas, tout en bas, l'immensité bleue, presque violette, de la mer.

Au parking du Col Notre Dame, le soleil est presque couché. Un panneau nous accueille avec les recommandations d'usage. Pas de feu évidemment dans un parc naturel balayé par les vents, et au bas de l'écriteau : Parking interdit de 21 heures à 7 heures.

Parfait ! Nous ne serons pas envahis par les camping-cars.

Quelle belle soirée... Les oiseaux se sont tus, relayés par le chant des grillons et l'appel régulier du hibou petit-duc. Au-dessus de nos têtes, toutes les étoiles s'allument, celles que nous avons presque oubliées à force de vivre en ville...

Allons, demain on se lève tôt, il est temps de fermer les portières et de tirer les rideaux !

C'est le vrombissement incongru d'une moto qui m'a réveillée.

Des pas crissent sur le gravier, des coups sont frappés à la portière. Mon cœur saute dans ma poitrine.

— Ne bouge pas, souffle Marco à mon côté.

Les coups se font plus forts. Bruit de verre brisé,

une pierre a fracassé la vitre du côté conducteur !

— Alors là ! crie Mark. Mais c'est quoi ce bordel ?

— Ouvrez ou on met le feu à la caisse !

Les deux hommes sont cagoulés de noir, l'un d'eux brandit un révolver.

— Pas de blague, dit l'autre, tout va bien se passer. On veut le fric, c'est tout.

Ils ont trouvé mon sac et raflent les billets.

— Allez Pépère ! Passe ton portefeuille.

Mark serre les dents. Pourvu qu'il ne joue pas les chevaliers Jedi !

Il sort son portefeuille, les deux malfrats le vident.

— Maintenant vos portables, les clés de la bagnole. Merci les amoureux, bonne fin de soirée !

Ronflement de moteur, ils ont disparu. Le tout n'a pas pris trois minutes. Je tremble violemment,

Mark est blanc de colère.

— Tu n'as pas une clé de secours ?

Mais si bien sûr ! Elle est scotchée sous l'aile au-dessus de la roue avant. Une habitude absurde, une idée de ma mère au cas où je perdrais mes clés. C'est bien la première fois qu'elle va m'être

utile.

Mark récupère la clé, replie les planches en un tour de main, me flanque sur les genoux son sac de sport et se rue au volant. Je ne peux pas y croire.

— On ne va pas les suivre !?

— Si, dit-il.

À cette allure et de nuit, la descente est terrifiante. Le vent s'engouffre par la vitre brisée. Tassée à ma place j'ai fermé les yeux.

Soudain, la voiture pile. Mark a attrapé son sac et jailli de son siège. Dans la lueur de nos phares je le vois au bord de la route, penché en avant, une carabine à la main.

Une carabine ? C'est le cadeau d'anniversaire ! Il épaule. Il est devenu fou !

Je saute de voiture et je cours le rejoindre. D'après le bruit de la moto, elle n'est pas loin sur la route en lacets. J'aperçois la lueur de leur phare : ils vont passer juste au-dessous de nous.

— Mark, non ! NON !

— T'inquiète, me dit-il, je vise les roues.

Plop plop. Les coups de feu n'ont presque pas fait de bruit. La moto a quitté la route.

Elle est tombée, quelque part dans le somptueux paysage à présent noyé par la nuit.

Je m'entends bégayer :

— Mark, Mark... Les pompiers, il faut appeler les pompiers.

— On n'a plus de portable, me fait-il remarquer.

— Il se dirige vers le coffre. Je sens l'odeur de l'essence, il a sorti le jerrican, il asperge les herbes du bas-côté ! Une allumette craque et tout de suite c'est l'enfer. Les flammes s'élancent, déjà hautes.

— Voilà, dit Mark de la même voix calme. Les pompiers seront prévenus. Tu vois Bella, le feu purifie tout.

Je suis pétrifiée d'horreur, de terreur. Bien plus que tout à l'heure face à nos deux voleurs.

Mark est devenu fou ; c'est un gangster, un meurtrier, un pyromane.

— Bella ! Bella ! Reviens !

J'ai couru de toutes mes forces. Cachée dans les buissons, au-dessus de la route, je retiens ma respiration.

De guerre lasse, il remonte en voiture, démarre, et prend la pente. Bien trop vite. Il va se tuer par ma faute. J'aurais dû... j'aurais pu le raisonner. Peut-être...

Je tousse, mes yeux piquent. Le feu !

Calme, rester calme. Pour l'instant le vent

souffle vers la mer. Je dois remonter vers le col. Je cours. Et quand je ne peux plus je me force à marcher, avant de me remettre à trotter péniblement. L'odeur de fumée est partout.

Combien de temps me reste-t-il ? Dans mon esprit les images terribles des incendies de l'an dernier.

Et les motards... Si par miracle ils ont survécu à leur chute, ils n'ont pas une chance d'échapper aux flammes. Quelle horrible façon de mourir.

Deux phares m'éblouissent. Mark !

Non, ce n'est pas possible. Le 4x4 vert foncé est siglé d'une bande vert pâle : Office National des Forêts. Le garde a sauté de voiture pour m'aider à grimper à côté de lui.

Il a déjà prévenu les pompiers par radio. Avec cet incendie, mieux vaut remonter jusqu'au col et descendre de l'autre côté .J'apprends que chaque soir avant de fermer la voie à sens unique, il vérifie qu'aucune voiture n'est restée garée au parking.

Je finirai la nuit au poste de police de Théoule sur mer.

Les deux motards avaient 16 ans et 17 ans, l'âge de mes petits-enfants.

Ils ont été sauvés par les pompiers, de justesse.

Ils s'en tirent avec des fractures multiples, surtout l'épaule et le bassin. À leur sortie de l'hôpital ils devront passer en justice. Sans trop

de conséquences, sans doute, ils sont mineurs.

Je suis rentrée chez moi en train et j'ai passé les jours suivants rivée à mon portable, à lire les journaux, attendre les nouvelles.

Enfin, un gendarme m'appelle. La Kangoo a été retrouvée.

Monsieur Jean-Marc Bourrelier est hospitalisé.

Non, il n'a pas eu d'accident.

Il est retourné dans le service «qu'il n'aurait jamais dû quitter». Ses médecins l'avaient jugé stabilisé, sous condition de suivre son traitement.

Mais Mark ne croit pas aux médicaments.

Je le comprends maintenant. Certains neuroleptiques ont des effets si difficiles à supporter...

Mark007 c'était son pseudo sur Meetic quand on s'est rencontrés, il y a quelques semaines.

Il m'avait expliqué qu'il était de l'Ardèche et se prenait parfois pour un agent secret.

Son humour m'avait fait sourire. Il ne parlait jamais de ses séjours à l'hôpital.

Au fond de moi, j'ai toujours su ; il n'y a pas d'aventure sans risque.

Même une toute petite aventure, comme l'était la nôtre.

Mark le savait aussi. Parmi les titres qu'il avait choisis pour le voyage, une chanson douce-

amère, presque un murmure :
Il reste de cette mésaventure... un peu de sel
dans le thé... des ecchymoses des courbatures...
des bleus presque violets,
une envie de pleurer, une envie de pleurer*...

FIN

*Isabelle Mayereau.

Des amours étouffantes

Jean-Pierre Beaufrils

— Mon Dieu, Clémence, mais c'était juste une aventure !

— *Mais d'aventure, en aventure...* fredonna-t-elle - et elle plaqua l'oreiller sur mon visage.

Quinze secondes plus tard, je commençais à suffoquer.

J'avais rencontré Clémence sur les bancs de la fac de droit de Montpellier. Maman m'y avait inscrit en disant qu'un avocat dans la famille, ça pourrait toujours servir. Clémence, dernier rejeton d'une véritable dynastie médicale dont les ramifications remontaient soi-disant jusqu'à Rabelais, y faisait acte de présence, et fréquentait les soirées étudiantes en attendant de rencontrer un futur chirurgien - à la rigueur un dentiste. Qu'est-ce qui la fit s'intéresser à moi ? Je me le demande encore aujourd'hui. Toujours est-il qu'un lundi après-midi, à quinze jours des par-

tiels de décembre, elle vint s'asseoir à côté de moi dans l'amphi, et me dit qu'elle avait du mal à se concentrer sur ses révisions, qu'elle avait remarqué que j'étais assidu, que j'avais l'air sérieux, et qu'elle aimerait bien que l'on révise ensemble. J'ai toujours préféré travailler seul, je suis vite distrait quand il y a du monde autour, mais comme je suis un garçon poli, et que tout en me parlant, sa cuisse gauche avait commencé à se frotter contre ma cuisse droite, je lui dis que c'était une bonne idée et deux heures plus tard, je me retrouvais dans son lit.

La mère de Clémence tenait une boutique de luxe dans le centre de Montpellier : vêtements et accessoires, style bohème chic, élégance intemporelle. Largement déficitaire, mais cela importait peu : Monsieur greffait des foies, et pourvoyait aux dépenses. Madame Mère me balaya des pieds à la tête, d'un œil réprobateur : de façon évidente, je faisais tache dans son magasin. Il faut dire que Clémence ne m'avait pas prévenu qu'elle allait me présenter, et je portais donc mes habituels jeans troués et pull informe – qui plus est pas très propres. Le dîner qui s'ensuivit

fut un interminable chemin de croix, que je passai à me demander laquelle de ces trois satanées fourchettes convenait pour le poisson. Madame s'enquit de la profession de mes parents. Je répondis que mon père était décédé et ma mère épicière, ce qui ne parut pas de nature à la décoincer. Comme je suis un garçon discret et que je n'aime pas faire mon intéressant, je m'abstins de préciser que Papa était mort dans l'incendie de sa voiture, et que Maman avait repris son important commerce d'agrumes entre Medellin, Tanger et Rotterdam, le tout transitant par le port de Sète. Autant dire que j'étais loin d'être à la rue, même si Maman avait toujours insisté pour que nous conservions un train de vie modeste. Le père de Clémence se montra moins ouvertement hostile que son épouse : il me demanda quels étaient mes projets, puis se replongea dans la lecture du *Quotidien du médecin*.

La première rencontre entre Clémence et ma mère ne se passa guère mieux. Maman assura le minimum syndical mais après le départ de la jeune fille, elle me demanda sur un ton pincé quel besoin j'avais eu d'aller chercher ce genre

de petite bourge, alors qu'elle projetait de me présenter la fille d'un de ses associés marseillais – ou peut-être corse - une jeune fille très convenable qui saurait prendre soin de moi, tenir ma maison, élever mes enfants, et surtout rester à sa place. Elle ajouta en soupirant que j'étais bien le fils de mon père – paix à ses cendres ! – et que les femmes me mangeraient la laine sur le dos.

Malgré ces débuts difficiles, mes sentiments pour Clémence ne faiblirent pas et nous réussîmes haut la main nos partiels de décembre. Ma chérie déploya de vains et louables efforts pour m'initier au squash et à la bachata. Au printemps, je l'emmenai randonner en Corse et nager dans les calanques – à ma grande confusion, je m'aperçus qu'elle me surclassait dans les deux disciplines : quand j'atteignais enfin le haut d'un col ou la rive opposée, elle m'y attendait déjà, assise sur un rocher et fraîche comme un gardon. Mon orgueil de mâle s'en trouva d'abord atteint mais finalement, je ne l'en admirais que plus. Bref, nous filions le parfait amour... et c'est là que je rencontrai Albane.

Ce n'est pas que j'aie eu quoi que ce soit à reprocher à Clémence, bien au contraire. Mais à vingt ans passés, ma vie sexuelle avait ressemblé jusque-là au désert des tartares et, explorer, dans toute sa diversité, l'autre moitié de l'humanité, me semblait une aspiration légitime. Albane était aussi fine et délicate que Clémence athlétique et fougueuse, et je plongeai tête baissée dans cette nouvelle aventure, imaginant naïvement que ma double-vie pourrait passer inaperçue.

Une quinzaine de jours s'était écoulée depuis ma rencontre avec Albane, quand je reçus un message de Clémence : elle avait envie d'une soirée tranquille en amoureux et m'informait qu'elle se présenterait chez moi à vingt heures précises. Cela ne m'arrangeait guère, mais sur le moment, je ne trouvai pas d'excuse pour me défilier. Ma chérie numéro un arriva à l'heure dite. Trois cacahuètes et un verre de vin plus tard, elle manifestait le désir de jouer à *Cinquante nuances de Grey*. Je la sentais tendue, j'aurais dû me méfier. A peine m'eut-elle ligoté sur le lit qu'elle me saisit par les oreilles, et approcha son

visage à dix centimètres du mien pour me cracher à la face que quand elle avait découvert ma liaison avec Albane, elle avait d'abord pensé me couler les pieds dans du béton et aller me larguer quelque part au milieu de l'étang de Thau : c'était une technique de la mafia, elle avait lu ça dans un roman de Perez Reverte. Puis elle s'était dit que ce serait tout de même compliqué à mettre en œuvre d'un point de vue logistique, et avait opté pour un mode d'élimination à la fois plus simple et plus humain.

Quelque inconfortable que fût ma situation, je ne pus m'empêcher de penser que quand la mafia voulait se débarrasser d'un client encombrant, elle ne choisissait pas l'étang de Thau et ses quatre mètres de fond. J'avais entendu Maman évoquer le sujet un soir avec ses associés marseillais, je ne sais pas pourquoi ils s'étaient mis à parler de ça, ils avaient dû voir un truc là-dessus à la télé. Entretemps, Clémence s'était emparée d'un oreiller et me le plaquait sur le visage, malgré mes protestations.

Le supplice dura au moins trente secondes ; j'avais abdicué, déjà les images de ma vie défi-

laient à toute vitesse devant mes yeux quand soudain, la lumière revint et l'oxygène afflua dans mes poumons. J'inspirai avidement, je n'étais donc pas mort. Clémence se tenait au-dessus de moi, elle avait retiré l'oreiller, elle disait que cela devrait me servir de leçon, qu'elle n'avait pas l'habitude de se laisser emmerder par des petits morveux de mon espèce, mais qu'au fond, elle me remerciait parce qu'après nous avoir suivis un soir de la semaine dernière, elle avait abordé Albane pour discuter de la situation et tout compte fait, je leur avais bien rendu service à toutes les deux. Tout en méditant le caractère énigmatique de cette dernière assertion, je gémis que j'étais désolé, et que si maintenant elle voulait bien me détacher, on pourrait peut-être poursuivre cette discussion calmement, entre personnes civilisées... mais elle tourna les talons en ricanant et une minute plus tard, j'entendais claquer la porte d'entrée.

C'est Maman qui me découvrit le lendemain matin dans cette position embarrassante, quand elle vint m'apporter les Tupperwares, contenant mes repas de la semaine, et récupérer mon linge

sale par la même occasion. Elle eut le bon goût de s'abstenir de tout commentaire, me détacha d'un air dégoûté, et s'en alla sans souffler mot, en laissant le linge sale. Une semaine plus tard, j'appris par un de mes rares amis à la fac que Clémence et Albane avaient été vues, s'embrassant tendrement sur le siège arrière d'une Fiat 500 électrique. Début juillet, une autre relation m'informait que les deux jeunes filles ne se quittaient plus, et projetaient même de partir en vacances ensemble.

*

«Terrible accident de bus en Colombie. On apprend à l'instant qu'un car de touristes qui reliait la capitale Bogota à la deuxième ville du pays, Medellin, est tombé dans un ravin. Il semble que l'accident soit dû à une défaillance du système de freinage ».

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'épisode de l'oreiller. Je venais d'allumer la télé, et la nouvelle faisait la une du journal de vingt heures. Parmi les victimes, on dénombrait vingt-cinq touristes japonais, quelques locaux, et deux jeunes françaises originaires de Montpellier, en

«Circuit aventure» avec *Ultimes Frontières*.
L'agence de voyages annonçait qu'elle prendrait
en charge le rapatriement des corps.

Les pauvres, murmurai-je en éteignant la télé.
Tu te rends compte ? Des filles d'ici, qu'on a
peut-être croisées un jour dans la rue, elles de-
vaient être tellement contentes de partir au bout
du monde pour leur circuit aventure...

Maman n'avait même pas levé les yeux vers la
télé. L'aventure, c'est l'aventure, répondit-elle
distraitement, sans cesser d'éplucher ses lé-
gumes.

Il suffit de passer le pont

Francis Frey

J'ai horreur de la sédentarité. Comme mon activité professionnelle bien rémunérée me permet d'associer travail et tourisme, je parcours, tous frais payés, l'Hexagone de la Bretagne à l'Alsace, de Paris à Marseille, du littoral aux montagnes enneigées. Je ne supporte pas toute forme de hiérarchie, je refuse d'obéir aux ordres, de faire des courbettes. Totalement libre d'organiser mes plans de travail, mes déplacements, je suis un salarié indépendant et privilégié.

A Sète, où je me suis installé pour une quinzaine, la douceur printanière et le ciel bleu me mettent de joyeuse humeur.

Dans la capitale, les averses se succédaient au rythme des métros aux heures de pointe. Depuis quelques semaines, le vent d'ouest soufflait par rafales emportant tout, pas d'espoir pour les amoureux d'échanger,

‘Un petit coin de parapluie
Contre un coin de paradis’

J’ai quitté Paris sans regret. Un printemps pourri. Les grincheux râlent, les optimistes s’y remettent au stupide dicton : ‘Après la pluie le beau temps.’

Mon métier m’oblige à entretenir une excellente condition physique. A proximité de l’étang de Thau, au lever du soleil, j’effectue mon jogging matinal dans une zone à demi-sauvage. Je cours entre la terre et l’eau sur un bucolique chemin bordé de roselières où fleurissent les premières jacinthes romaines. Dans les haies de tamaris, les oiseaux rivalisent dans des concours de trilles.

Je rencontre un vieil homme enveloppé dans une épaisse canadienne et chaussé de charentaises éculées. Ni lui ni son chien perclus de rhumatismes ne semblent m’avoir remarqué, perdus tous deux dans une complicité et un amour réciproque.

Une jolie femme à la foulée élégante, régulière, souple, relâchée, répond d'un signe de tête à mon salut lorsque nous nous croisons. Si elle ignore mon identité, par contre, je mets un nom sur son visage : Carla Lisandro, épouse Meyer, trente-six ans. Sa fine silhouette s'efface peu à peu dans la légère brume printanière.

L'après-midi, je me rends au cimetière marin sur les pentes du Mont Saint-Clair. A deux pas de la tombe de Valéry, je contemple le golfe du Lion. Le soleil palpite entre les branches d'un pin parasol secouée par une brise marine. Une voix chante à mes oreilles :

'Et qu'au moins si ses vers valent mieux que les miens

Mon cimetière soit plus marin que le sien.'

Ce soir, je dîne au restaurant *Les Amis de Georges Brassens* pour y savourer des spécialités locales. En entrée, une soupe de poissons aux noms qui sentent bon la Méditerranée : grondins, rascasses, girelles... Ensuite, je choisis des tielles, délicieuses tourtes épicées à base de poulpes et de tomates, le tout accompagné d'un

blanc frais de Picpoul de Pinet. L'aventure commence souvent dans une assiette. Le vent du large m'emporte, le vertige des profondeurs me saisit.

A nouveau, je me retrouve sur le même chemin que la veille, pas de vieillard, tant mieux ! Je n'admire pas la flore, je ne m'intéresse pas aux piailllements sortis des buissons. Je ne cours pas, je suis installé derrière un bosquet, j'effectue de légers mouvements sur place pour ne pas me refroidir, j'assouplis mes doigts gantés. Ma main doit rester ferme. Je la vois avancer dans le lointain.

Je suis prêt. Je règle ma respiration. Elle s'approche du petit pont vermoulu qui enjambe un étroit canal.

'Il suffit de passer le pont
C'est tout de suite l'aventure.'

A peine a-t-elle mis le pied sur l'autre rive que d'une balle assassine je coupe son élan de gazelle. Je ne rate jamais mes cibles. Droit au cœur. La belle s'effondre sans un cri, lentement,

presqu'au ralenti. Elle gît, un trou rouge au côté droit. J'enlève le silencieux de mon Beretta, je ramasse la douille éjectée de mon arme. Il me reste à déposer à quelque distance du chemin le corps de la poupée désarticulée dans une mare peu profonde. Je joue les fossoyeurs sans état d'âme.

Dieu sait que je n'ai pas le fond méchant

Je ne suis que le bras armé d'un commanditaire inconnu, un mari jaloux, un amant bafoué, un potentiel héritier.... Mais que m'importe les raisons de sa mort ? Je sais simplement que :

‘... si l'on ne mourait plus
J'crèverais de faim sur mon talus.’

Méthodiquement, je nettoie les lieux. Satisfait du travail bien fait, il ne me reste plus qu'à rentrer à l'hôtel et profiter de quelques jours de repos bien mérités.

Demain, je me rendrai au bout de l'île Singulière, au cimetière Le Py, sur la tombe de Georges Brassens.

Le doux ronronnement du moteur

Violette Liégault

Carine a réussi à me convaincre. A l'aéroport d'Istanbul, je l'aperçois derrière la paroi vitrée. Elle agite une pancarte bien visible au milieu d'une foule serrée. *Bonjour ma copine Mylène.* C'est tout elle ! On tombe dans les bras l'une de l'autre, avant de s'engouffrer dans une Mercedes. Un an déjà. On reparle de son mariage grandiose. Elle est seule. Son mari est actuellement retenu à Berlin, au siège de la société Demir. Propriété de son père. Le patronyme Demir signifie fer. Ce nom d'épouse la définit singulièrement bien. Une battante. A peine 26 ans, des études de marketing et de gestion. Diplômes longs comme le bras. Avec Bilgin, une union d'amour, de valeurs et de compétences. Une belle-famille richissime moderne.

Rendez-vous est pris à l'agence de voyage sur le quai maritime. Bulut nous tend un verre en forme de bulbe. Je saisis avec plaisir l'anse gracieuse. Le thé noir brûlant me donne un coup de

fouet. Le groupe n'attendait plus que nous deux pour monter dans l'autocar ultra-moderne. Nous sommes confortablement assises à l'avant. Le copilote nous verse de l'eau de Cologne citronnée froide aux creux des mains. La fraîcheur de l'alcool saisit agréablement. L'odeur fruitée m'enchanté. Signal agréable de départ vers l'aventure.

Je me réveille lorsque le car s'arrête. Dans la chaleur de la nuit je reprends mes esprits. Une musique orientale nous guide vers des lumières multicolores. Des gens sont attablés en plein air sous des abat-jour en paille. On leur sert des côtes d'agneau, des brochettes de viande que l'on grille devant eux avec des tomates et des poivrons. Les effluves appétissants accueillent les arrivants. De la voix et du geste on les invite à s'installer. Service cordial et rapide. Les voyageurs ont le loisir de flâner dans le "Bazar". Des allées couvertes. Un flot de marchandises exotiques exhibées pour le plaisir des yeux. Des échoppes qui regorgent de spécialités régionales. Un choix exceptionnel de nourriture brillante de fraîcheur. Vêtements, bijoux, souvenirs disposés

à portée de main. Ce marché nocturne respire la jovialité.

La deuxième étape est un village étrange. Une rue unique. Des confiseries artisanales se font face. Bulut connaît les propriétaires. Tous plus ou moins cousins, akraba, ils tissent depuis des centaines d'années «les cheveux d'anges». Longs écheveaux de sucre. Ces confiseries rose ou crème, au goût de pralin, fondent sur la langue, telle la barbe à papa. Nous rapportons tous des boîtes de carton léger. Nous les bloquons dans la vaste soute transversale, entre bagages et énormes baluchons bicornus en drap (tenace habitude des femmes turques lors de voyages ou envois postaux). Tout dans ce véhicule est confortable et dernier cri : plancher surélevé, climatisation, télévision, Wi-Fi intégré, prises USB à chaque siège, micro-onde, machine à café et frigo à disposition... En Turquie on ne se déplace quasiment jamais en train. Peu en avion. Majoritairement en autocar. Petits trajets et longs déplacements. Tout un commerce est basé sur le système routier très développé.

Carine et moi nous laissons bercer par le ronronnement du moteur. Nous découvrons ensemble des villes aux immeubles futuristes. Mosquées indénombrables. Modestes ou fastueuses. Mosaïques, vitraux, marbre et or. Autant de bijoux de la foi et de l'art musulmans, qui s'élèvent en coupoles et minarets majestueux. Derrière les vitres de notre car ces édifices brillent le jour, étincellent la nuit en jets innombrables de diamants, points rouge sang, bleu électrique et vert émeraude. Je raconte à mon amie d'enfance ma vie professionnelle dans le droit fil. Mes déboires sentimentaux. Elle s'étonne sincèrement de sa propre réussite. Mais je sais qu'elle l'a gagnée par son opiniâtreté. Carine veut amadouer ses beaux-parents, opposés à l'union de leur fils avec une européenne indépendante et brillante. Ils auraient souhaité une épouse plus traditionnelle. Carine s'est offert, dans le plus grand secret, une immersion linguistique totale pour apprendre le turc en un temps record. Pendant six mois. Journée en continue du matin au soir avec enregistrements audio et vidéo. La maîtrise totale de l'allemand, lui a facilité le contrôle des déclinaisons turques.

Au final elle comprend et parle couramment le turc. Personne ne doit être au courant. Elle a récemment embauché un professeur particulier. Elle le nomme gentiment son précepteur. La feuille de route est chargée. Elle lui demande de cibler les apports essentiels à son insertion dans la société turque. Il doit lui enseigner les us et coutumes. Sans oublier de la guider pour se positionner familialement et socialement.

Nous passons une nuit dans un bourg de quelques habitants. Notre noyau de touristes n'est que de six personnes. Le nombre des autres passagers, a déjà diminué, à certains arrêts du trajet. Ils sont encadrés par le chauffeur et son copilote. Bulut ne nous quitte pas, il veille à notre bien-être et a toujours des propos aimables. Nous découvrons une maison turque typique. En pleine campagne. Murs badigeonnés à la chaux. Chambres spartiates. Pièce principale entourée d'un canapé bas avec des coussins criards, une table au ras du sol. La douche est à l'extérieur, cachée par la verdure. Les repas se prennent à l'ombre d'une tonnelle recouverte de vigne. Les poules s'enhardissent à picorer jus-

que sous nos chaises. Les chèvres curieuses passent leur museau au travers du treillis. Une très jeune fille, les cheveux couverts d'un foulard bariolé noué sous la nuque nous apporte un petit déjeuner mirifique. Je crois que c'est le meilleur de ma vie. Elle dispose timidement les assiettes en mélaminé sur la toile cirée décolorée. Œufs brouillés baveux avec oignons, tomates et poivrons. Olives noires. Olives vertes. Feta turque. Tranches d'orange à la cannelle. Lamelles d'aubergines grillées. Confiture d'abricot, melon et fraise. Miel. Jus d'orange chaud. Galette de pain tiède. Du beurre étonnamment blanc. Thé. Café turc avec sa mousse et son marc de café au fond de la tasse. Bulut nous explique que tous ces produits sont cueillis et produits à la ferme. Nous félicitons chaleureusement nos hôtes. Vêtus d'une chemise imprimée colorée et d'un pantalon large bariolé, ils esquissent un sourire édenté.

Nous allons nous rendre à Pamukkale, «château de coton». Je suis contente de découvrir ce site avec Carine. Le spectacle de ces rochers de calcaire blanc sculptés par de l'eau gazeuse est in-

solite. Des escaliers géants déterminent des cascades majestueuses de différentes hauteurs. Bulut monte à pied avec nous. Il soutient Carine par peur qu'elle ne tombe. Ses explications nébuleuses gâchent un peu le plaisir de la découverte. On aimerait tout simplement se poser. Admirer les bassins à la texture blanche, si particulière, remplis d'eau turquoise. Le paysage inédit aux formes lunaires mérite le silence. Mais au sommet du site de Pamukkale, Bulut se joint à nous dans la piscine d'eau de source chaude. La température est à peu près égale à celle de notre corps. Au début cela réchauffe et procure une impression de bien-être. Mais tout compte fait c'est assez éprouvant. On se passerait bien de Bulut mais il connaît Bilgin de longue date et veut en savoir plus sur Carine. Il a assisté au vin d'honneur de son mariage. Il a visiblement été impressionné par le faste de la célébration. Il parle un anglais approximatif et pose des questions que Carine élude. Nous réfléchissons à une manœuvre de repli.

Dès que nous sommes à l'auberge, nous nous esquivons. Non sans avoir prévenu un des parti-

cipants. Nous trouvons un restaurant avenant dans notre périmètre. La spécialité. Tripes de mouton façon orientale. Les tripes sont enroulées autour d'un long bâton et grillées. Elles sont accompagnées de riz aux pignons. On se régale toutes les deux. Le lendemain nous roulons vers l'est. Bulut semble mal à l'aise. Nous mettons son attitude sur le compte de notre escapade de la veille au soir. Cependant il vient nous expliquer que les quatre autres touristes ont une intoxication passagère. Ils se reposeront, tandis que nous visiterons. Banya un petit village de montagne, réputé pour la vente d'antiquités. Encore de l'escalade en perspective. la proposition est tentante. Nous montons donc tous les trois, quasiment sans parler. Les rues sont étroites mais partout les boutiques exposent des objets anciens. Les villageois essaient gentiment de communiquer avec nous et nous proposent de jolis ustensiles de la vie courante. Je trouve que c'est plus véridique que des souvenirs futiles. Les matières sont belles. Bois, corne, pierre, nacre... Le village par lui-même est très vieux, emblématique de la période ottomane. Maisons traditionnelles. Au premier étage une avancée

centrale avec deux hautes fenêtres sur le devant et une fenêtre identique de chaque côté. Des coupes et des détails de menuiserie bordent les huisseries. Des pans tout en bois ou avec maçonnerie flanquent les façades.

J'aperçois une habitation qui ne vend que des vêtements d'époque. Les broderies sont fabuleuses. Je commence à entamer des discussions par gestes. Ces transactions m'amuse énormément. Mimer. Répondre par des sourires ou des grimaces. Je déplie un foulard crème en mousseline, entièrement cousu et décoré à la main. Je comprends que cette écharpe frise l'âge canonique de cent ans. Elle est donc d'une extrême fragilité. Le prix est correct. Je ne résiste pas. L'affaire se conclut avec une franche poignée de mains. Je sors de la bâtisse afin de montrer mon achat à Carine. Je ne l'ai pas vue depuis un bon moment et elle reste introuvable.

J'ai le sentiment qu'il se passe quelque chose d'anormal. Comment obtenir de l'aide si on ne comprend pas ? On m'a toujours dit que pour être secouru, il ne faut pas crier AU SECOURS mais plutôt AU FEU. Donc je ne vais pas ef-

frayer mes interlocuteurs. Je raconte que mon akraba –et je fais le geste de cheveux longs autour de mon visage – la fille a disparu. Je lève les bras. J’ouvre les mains. Mes yeux expriment étonnement et terreur. Je veux leur faire comprendre que Carine est malade et a oublié ses médicaments. Je sors de mon sac une plaquette de cachets contre le mal des transports. Je l’agite. Je hurle akraba ! DIABETE ! Et je joue les malades à l’article de la mort. Le message est passé !!! Par le plus grand des hasards diabète se dit diyabet en turc. Tout le monde se met à la recherche de Carine. Les habitants se déploient dans toutes les directions.

Il est chelou ce guide depuis deux jours. Pourquoi ai-je l’impression curieuse qu’il pose des questions dont il connaît les réponses ? Il semble plisser les yeux pour dissimuler une expression... Je dirais inquiétante. Son regard était bizarre hier en haut des falaises. Aujourd’hui, cette excursion à trois personnes seulement sur un bus de trente passagers. Je cours plus que je ne réfléchis. Je les aperçois au bord du vide. L’homme pousse Carine violemment. Elle

s'arcboute et s'accroche désespérément à un buisson. Ses hurlements se perdent dans les hauteurs. Un gaillard caché par la végétation bondit soudain et plaque Bulut au sol. Terminé. Il est ceinturé et encerclé par tout un village.

Notre voyage cesse là. En tête-à-queue. Bulut est arrêté. Il croupira en prison. Il préparait son coup depuis le mariage de son vieux copain Bilgin. Il voulait se venger d'un luxe qu'il trouvait insensé. La jalousie l'avait aveuglé. Il avait programmé un enlèvement avec rançon. Une suspicion semblait s'être installée chez Carine. Il avait laissé échapper des informations compromettantes avec ses complices. Elle les avait partiellement décryptées. Sans comprendre. Ce resenti qu'elle avait eu d'être évaluée financièrement l'avait un peu alertée. Elle n'était pas certaine. Ce rapport violent de Bulut à l'argent. Ce basculement dans le crapuleux. L'assassinat d'une jeune femme brillante pour déposséder la famille de ses biens. Tout paraissait inconcevable.

Carine et moi repartons sans avoir vu les sites rupestres de Cappadoce. Nous récupérons dans

l'autocar nos paquets et nos valises. Le souvenir de cette mort évitée par la force de notre amitié, nous lie désormais encore plus intimement. Un bus nous conduit en sens inverse, jusqu'à Istanbul. Je sors de mon sac la merveilleuse relique acquise ce jour néfaste. Je la pose sur le dos de ma main pour en admirer la transparence. Les lignes du dessin sont exquises. La lumière joue sur les motifs kilim. Oiseaux et fleurs intemporels. Rose pale, bleu pastel, mauve translucide et or se précisent en des formes géométriques. Je glisse voluptueusement mon foulard dans une eau tiède et mousseuse. Sous mes doigts je sens fondre la douce mousseline qui se dissout inexorablement ne me laissant qu'une matière poussiéreuse sur la peau. Illusion. Désillusion.

Noire vengeance

Mélanie Elievant

Un noir d'encre. J'ai ouvert les yeux ; enfin je crois, mais ne perçois rien. Peut-être que je ne les ai pas ouverts finalement. Je lève un bras pour me frotter les yeux mais un élancement fulgurant me traverse le crâne. Un marteau me tape l'intérieur de la tête et me paralyse. Une autre noirceur m'envahit. Je sombre à nouveau...

Une soudaine reprise de conscience. Une odeur infecte qui flotte. Cette fois j'ouvre les yeux mais ne bouge pas. Espérant m'accoutumer au noir qui règne ici. Il fait toujours aussi sombre mais je suis sûr maintenant que mes yeux sont ouverts. J'essaie de bouger l'index droit. Il est opérationnel. Je soulève très lentement mes deux bras pour vérifier qu'ils ne sont pas entravés. Non, ils sont libres. Jambes également. Après une lente vérification de tout mon corps, seule ma tête semble endommagée.

Il semblerait que je sois allongé directement sur le sol, en béton d'après mes sens. Je tente de passer mon corps sur le côté. Ma tête me fait un mal de chien mais je reste conscient et parviens à me redresser sur les genoux.

Depuis combien de temps suis-je allongé là ? Et où d'abord ? J'ai le plus grand mal à remettre mes idées et pensées en place. Qui suis-je ? Je m'appelle Paul. C'est déjà ça. Pas grand-chose de plus pour l'instant, je ne me rappelle même plus où j'habite... Paris je crois. Je travaille dans la police... c'est tout ce dont je parviens à me souvenir pour le moment. Trop mal à la tête.

Je me redresse et décide de partir à tâtons à la recherche d'un mûr, d'un meuble, d'une porte ! Un interrupteur qui me sauverait de cette noirceur. Mon pied bute contre quelque chose de lourd au sol et je manque de m'écrouler.

—Merde ! Dis-je d'une voix faible et étranglée.

Je m'accroupis pour toucher ce qui se trouve au sol. Du tissu, des boutons, c'est grand et ça ressemble à un corps. Et vu l'odeur qui s'en dé-

gage, celui-ci est probablement mort depuis un moment. Je comprends mieux l'odeur sentie en me réveillant... Je continue lentement dans le noir, espérant arriver au bout de la pièce et dénicher le bouton de la lumière. Mon cœur commence à s'emballer au vu de ma situation ! Il fait trop sombre et l'odeur est trop infecte pour se réjouir tout de suite d'être encore en vie.

Qu'est-ce que je fais ici ? Et pourquoi je ne me rappelle de rien ? La douleur dans mon crâne bat sourdement et j'avance très lentement. Un autre obstacle sur ma route, mais je ne vérifie pas cette fois, ayant trop hâte d'arriver au bout de la pièce. Combien de gens ou de cadavres y a-t-il ici ? L'odeur pestilentielle me porte au cœur et je suis à deux doigts de rendre mon dernier repas. Je ne parviens toujours pas à un mûr et me demande quelle est la taille de cet espace. Ne vais-je donc jamais en voir le bout ?

Je marche sur quelque chose qui craque sous mon poids. Je retire mon pied très vite n'osant pas imaginer ce que je viens d'écraser.

Un flash me traverse le crâne, un souvenir resurgit : l'enquête en cours ! Un tueur en série... Mais oui je me rappelle maintenant ! Un homme qui tue des gens en les rassemblant au même endroit. Déjà quatre morts depuis le début de cette enquête. Et il veut toujours me parler à moi lorsqu'il nous contacte à la gendarmerie. Oh non ! J'ai bien peur que ce ne soit à cause de lui que je me retrouve ici ! Je crois l'avoir un peu provoqué lors de son dernier appel téléphonique, avec sa voix d'ordinateur. Ce type nous file entre les doigts depuis un moment, je crois m'être un peu emporté. Pourtant je sais qu'en tant que flic ce n'est pas le bon plan. Je lui ai hurlé à travers le combiné :

— Quitte à partir à l'aventure seul, je te retrouverai assassin !

Ce à quoi il a répondu en ricanant, d'un ton familier comme si on se connaissait depuis des lustres :

— L'aventure c'est l'aventure Paul !

Puis il a raccroché.

Mais moi j'étais plus énervé que jamais et mon supérieur a dû me calmer fermement. Ce type me connaît et emploie des expressions qui me sont familières, mais il y a de ça plus de 20 ans. Alors que je n'étais encore qu'un enfant insouciant. Quel est le rapport ? C'était peut-être juste une coïncidence.

Mais comme un idiot, j'ai suivi mon intuition tout seul et maintenant je me retrouve dans ce trou ! Tu parles d'une aventure, la tête en vrac et même pas de lumière pour m'éclairer les idées !

Bon, il faut que je continue mon avancée sordide. Je reprends la marche, les bras allongés devant moi et, enfin, j'atteins le mûr. Un décalage et un interstice me font penser à une porte. J'explore le pourtour à la recherche d'une poignée ou d'un interrupteur. Je ne trouve rien, je m'énerve seul à coups de pied contre le mur qui résonnent dans ma tête endolorie et finalement, je touche un bouton !

Je l'actionne et une lumière aveuglante de néons blancs m'empêche de discerner tout de suite ce qui m'entoure. Mais c'était mieux de ne pas voir !

Quatre corps gisent dans cette immense pièce sans fenêtre. C'est la main de l'un d'eux sur laquelle j'ai marché tout à l'heure ! Tous, la gorge tranchée, tous morts... Quatre corps avec chacun une lettre de mon prénom gravée à même leur front... La vue s'étant jointe à l'odeur, un jet de bile se rue hors de ma bouche.

Je m'approche lentement des cadavres qui me semblent être là depuis déjà plusieurs jours étant donné les relents qui s'en dégagent. Un visage me dit vaguement quelque chose... Comme pour les crimes précédents où les victimes se trouvaient être d'anciens camarades de classe de lorsque j'étais petit. Ce qui veut dire qu'on m'a amené ici après. La découverte directe d'une nouvelle scène de crime. Super, belle découverte Paul ! Et pourquoi ne pas m'avoir tué ici et maintenant au milieu des autres ? Un policier servi sur un plateau ? J'aurais pu être un super trophée pour le tueur ! Mais ce n'est pas son but. Je dois continuer à jouer. Qu'est-ce qu'il me veut ?

Je lève la tête et tout au fond de la pièce je distingue une petite porte. Je m'en approche et en

active la poignée, elle n'est pas fermée. Je ne suis donc pas prisonnier, je peux sortir et quitter les dépouilles qui reposent ici. Derrière cette porte ouverte, une autre salle vide et sombre avec une porte grande ouverte au fond d'où je vois la lumière du jour. Enfin un rai de lumière du dehors ! Mais en me précipitant vers la clarté, je distingue un message écrit en lettres de sang sur le mur de droite, avant la porte :

« Tu l'auras voulu, l'aventure c'est moi Paul.
Je t'attends plus loin... »

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ce fou attend de moi ? Je me précipite à l'extérieur, on est en plein terrain vague, des débris partout et de vieux bâtiments désaffectés m'entourent. La lumière du jour me réconforte, je n'ai plus mon portable et je suis probablement seul ici avec quelque part cet assassin qui m'attend. De l'autre côté du terrain, un autre bâtiment avec sa porte ouverte m'interpelle. Je m'y dirige à contrecœur, sachant très bien que ce n'est pas une bonne idée de retourner dans l'obscurité. Mais ce criminel semble me connaître, et j'aimerais moi aussi pouvoir l'identifier.

J'entre, à nouveau dans la pénombre, et perçois la silhouette de quelqu'un dans le fond de la salle vide. L'intrus s'exprime à haute voix :

— Et bien ce n'est pas trop tôt ! Il t'en a fallu du temps et des cadavres pour arriver jusqu'à moi Paul !

— On se connaît ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Oh mais oui ! Voilà vingt ans maintenant qu'on ne s'était vus. Tu as abandonné, tu n'as pas cherché, tu as laissé tomber ! Et maintenant tu vas payer !, crache-t-il avec colère.

Il s'approche de moi et notre ressemblance me frappe soudain ! Je reste pétrifié. C'est moi en un peu plus jeune, à peu de chose près. Non ce n'est pas possible, ça ne peut pas être lui !

Je bafouille, la voix pleine d'émotion :

— Je suis devenu policier pour éclaircir ta disparition, pour te retrouver. Où étais-tu ? J'ai fini par penser que tu étais mort ! Je t'ai tant cherché...

— Tu mens !, éructe-t-il en s'approchant et en me transperçant de sa dague.

Il murmure à mon oreille :

— L'aventure c'est l'aventure, comme au bon vieux temps, adieu mon frère.

Et il retire son poignard de mon ventre. Je n'ai que le temps de le voir courir en sens inverse, je tombe à genoux en percevant des sirènes au loin.

Et le noir m'envahit...

Numéro 22

Hafid Antar

Ils traversent la vallée du Guadalhorce et ses champs d'agrumes, de citronniers et d'oliviers à perte de vue et se dirigent vers le mont de la vierge. Gianluca a trouvé dans ce paysage andalou une partie de son enfance à Corleone en Sicile. Il y a acheté des centaines d'hectares de terrain au milieu duquel se trouve son usine. Quand ils pénètrent dans son domaine, Omar et Saïd sont frappés par la présence de hauts barbelés qui l'encerclent et de nombreuses caméras de surveillance. Le 4x4 noir s'arrête juste devant l'entrée principale de l'usine. Le chauffeur les emmène à la rencontre du maître des lieux qui emploie une vingtaine d'ouvriers. L'usine fonctionne 24 heures sur 24 et abrite la seule production de barbelés avec des rasoirs qui clôture l'Europe contre l'arrivée des migrants. Dix kilomètres de barbelés sont fabriqués quotidiennement pour satisfaire une demande européenne exponentielle. Comble de l'ironie, ces barbelés

appelées concertinas ont été expérimentés d'abord dans les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla avec succès contre les migrants d'Afrique et du Maroc en particulier, avant que de nombreux pays de l'Europe notamment de l'Est les commandent pour orner leurs frontières. Ces barbelés créent des lésions profondes aux pieds et aux mains. Gianluca a racheté l'usine florissante à la famille espagnole Balthazar qui l'a fondée. Cette famille a émigré dans le Nord de l'Espagne du jour au lendemain paraît-il.

Gianluca accueille chaleureusement ses invités dans son immense bureau au premier étage dans une semi-obscurité. La pleine lune éclaire une baie vitrée sur toute sa largeur donnant une vue panoramique sur la vallée. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, trapu, les cheveux grisonnant et gominés qui les accueille :

— Bienvenue à Corleone mes amis. Asseyez-vous, je vous en prie.

Omar et Saïd s'assoient autour de la grande table en bois d'acajou sur laquelle le chauffeur dépose une valise avant de s'en aller..

— Je suis Gianluca Baresi, chef de la Camorra, la mafia napolitaine. Nous sommes le 22 août vous vous rendez-compte? C'est un jour béni pour moi. Il n'y a pas de hasard. Vous savez quel est mon numéro fétiche? C'est le numéro 22 comme aujourd'hui.

Il n'y a pas de hasard dans la vie. Ma fille est née le 22 janvier et je me suis marié le 22 septembre. Le numéro 22 c'est aussi le modèle qui a fait la fortune de la famille Balthazar avec cette entreprise et la mienne en partie. Il s'exporte dans toute l'Europe. Une lame en acier de 22 millimètres de long, de 15 de large et espacée de 34 millimètres de la suivante. Un accordéon de 8 mètres de longueur sur une hauteur de 3 mètres. Mes barbelés sont infranchissables. Pour vous le prouver, je vous ferai une petite démonstration tout à l'heure mais maintenant je vais vous expliquer ce qui se passe et surtout ce qui va se passer. Comme vous l'avez compris, j'espère, je représente une des organisations criminelles les plus puissantes du monde. Je

contrôle l'Italie du sud bien-sûr mais aussi le sud de l'Espagne qui est l'un des principaux points d'entrée en Europe de la cocaïne en provenance d'Amérique latine et du haschich d'Afrique. On contrôle la cocaïne, les putes et la plupart des casinos en Europe. Maintenant on veut le business du haschisch d'Afrique. On m'a parlé de vous et du libanais. C'est avec nous que vous allez bosser maintenant. Mais excusez-moi, j'oubliais de vous proposer quelque chose à boire et à manger. Y'a du vin, du cognac et de la charcuterie. Servez-vous mes amis.

Saïd est inhabituellement blanc comme un linge. Il comprend qu'il s'est fait piéger. Saïd se sert un verre de cognac et tout en fixant Omar qui ne le regarde pas, il prend la parole :

— Après ce qu'on a fait M. Gianluca, ça va être compliqué pour nous de retourner au Maroc et même de rester en Espagne. Nos têtes vont être mises à prix. Vous comprenez ?

— D'abord sachez que je considère votre valise comme un cadeau, comme un geste de loyauté. Le pizzo pour votre protection. Ensuite, sachez que le libanais ce n'est plus un problème. Avec

ma protection désormais vos ennemis disparaissent comme par magie.

— Ce n'est pas du libanais que l'on craint pour nos vies, rétorque Saïd.

Gianluca se met à rire.

— C'est vrai que chez vous c'est le désert partout. Du sable, des palmiers, du haschich et des mosquées. Y'a pas encore nos putes, la blanche et les jeux. Vous n'avez pas compris qui je suis et où vous avez mis les pieds. Approchez.

Omar et Saïd rejoignent leur hôte devant la baie vitrée. Gianluca allume un cigare qui éclaire son sourire carnassier, en maintenant la flamme de son briquet avec un léger mouvement de gauche à droite.

Les phares du 4x4 s'allument en contrebas faisant apparaître deux silhouettes. Deux hommes nus sont acculés contre une barrière de barbelés qui les encercle en étau à une dizaine de mètres du véhicule. Omar et Saïd reconnaissent avec stupéfaction le libanais et leur chef Mokhtar. La porte du véhicule s'ouvre. En sortent trois pit-bulls affamés qui se ruent vers les hommes terrifiés. Tandis que Mokhtar grimpe sur les barbelés

en criant de douleurs sous le feu des rasoirs, le libanais, tétanisé, se fait attaquer par les pitbulls qui le mordent aux jambes et le traînent à terre. La furie des chiens est telle que les cris du libanais résonnent dans toute la vallée. Alors que Mokhtar essaie de se mettre hors de portée des crocs, un pitbull saisit une de ses chevilles et reste suspendu dans le vide à un mètre cinquante du sol. La scène est terrifiante. Il hurle de souffrance sous les lames aiguisées des rasoirs qui lui cisailent les doigts et les orteils plus profond sous le poids et les à-coups du chien, déterminé à ne pas lâcher sa proie malgré les blessures qu'il s'inflige contre les barbelés.

L'agonie du libanais qui se fait dévorer vivant et la lutte de Mokhtar pour ne pas tomber se font dans un concert de cris perçants durant de longues minutes jusqu'à ce que le libanais cède, dévoré vivant dans un silence brisé par les cliquetis de chiens rassasiés qui rongent les os restants de leurs repas. Mokhtar a réussi à s'extraire des crocs, à grand coup de pied dans la gueule du chien, et à grimper suffisamment haut

pour être hors de sa portée. Le molosse se rue sur la carcasse du libanais en lambeaux.

Omar et Saïd ont la nausée. Au bord du malaise, ils suivent Gianluca comme des somnambules en traversant l'usine qui est exceptionnellement à l'arrêt cette nuit-là. Sidérés par le cauchemar qu'ils vivent sous leurs yeux, autant que par le plaisir qu'ils décèlent chez leur hôte armé, ils se sentent pris dans un sable mouvant où ils s'enfoncent un peu plus à chaque seconde. Arrivés près du 4x4, Gianluca s'adresse à Saïd avec un grand sourire :

— Alors c'est cet homme que vous craignez tant ?

Mokhtar est suspendu en haut des barbelés comme une mouche immobile prise dans la toile immense d'une araignée. Le corps noir ensanglanté par de nombreuses lésions et plaies ouvertes, il entonne des prières et un chant gnaoua, la tête levée vers les ténèbres.

— On dirait un christ africain qui s'en remet à dieu ! s'esclaffe Gianluca. Comment tu appelles un fou en arabe déjà ?

— Un mahboul, répond Saïd.

— Le grand Mokhtar, le Maalem d'Essaouira n'est plus qu'un mahboul. Vous voyez messieurs, il n'y a plus de Libanais et de Mokhtar. Il n'y a donc plus de problème. Vous êtes en sécurité avec moi. Vous pourrez intensifier les quantités de marchandises entre Chefchaouene et les plaines de Ketama où on a acheté des terres. Commencez par alléger les souffrances de votre prophète africain et au boulot!

Le chauffeur de Gianluca leur tend un pistolet chacun. Quelques secondes passent où leurs mains tremblantes visent Mokhtar sur lequel ils vident leurs chargeurs. Omar ferme les yeux. En montant à l'arrière du 4x4, Saïd se retourne vers lui.

— Comment as-tu pu me trahir ?

— Je t'ai sauvé au contraire. Tu aurais dû subir le même sort dans les barbelés et dans la gueule des pitbulls si je n'avais pas insisté auprès de Gianluca pour qu'il t'épargne en lui disant que sans toi et ta connaissance des réseaux au Maroc se serait trop compliqué. On est lié à la vie et à la mort maintenant. Tu voulais vivre une grande aventure tu es servi. Bienvenue en Europe !

Sauver les enfants

Philippe Catté

J'ai trouvé une place assez vite, avec une grand-mère qui rentre chez elle et un couple de toubabs.

Les routards sont jeunes et fauchés en général, alors les cheveux blancs et les sacs à dos neufs de ces deux-là attirent l'attention. Ils ont sûrement suffisamment d'argent pour acheter toutes les poches d'eau, les sachets d'arachides et les filets d'oranges de la gare routière.

Mais, souriants et raides, ils n'achèteront rien. Il fixe ses pieds, elle regarde les vendeuses dans les yeux et leur refuse cette vente qui leur permettrait de sauver leur journée.

Le chauffeur n'est pas de Podor, c'est la première fois que je vois sa voiture. Pourtant je voyage toujours en Peugeot – mon vieux corps supporte mal les bus Tata, et j'ai assez d'argent pour le confort d'une 505.

Les portraits de Cheikh Amadou Bamba collés à son tableau de bord me l'ont dit : il est Mouride,

comme moi. Cette appartenance à la Sainte Confrérie nous rapproche.

— Tu t'appelles comment, frère ?

— Ambi.

Sa Peugeot est plus âgée que moi, mais ses sièges sont raisonnablement défoncés, son moteur ne fuit pas – j'ai vérifié l'absence de tache d'huile sous le châssis avant de m'asseoir. C'est une bonne voiture.

Je suis le plus âgé, selon les usages de la Teranga c'est à moi d'accueillir les Français.

— Bonjour, mes amis.

— Bonjour, répond la femme, prudemment.

— Je m'appelle Amar.

— Et moi Jeanne.

Son mari reste silencieux.

— Bienvenue.

— Merci... Je peux vous poser une question ?

Vous croyez qu'on va partir bientôt ?

— Dès qu'on aura trois passagers de plus...

Je n'en reviens pas d'une telle ignorance.

— C'est votre premier collectif ?

Elle me sourit, a besoin d'expliquer.

— On cherchait un peu d’aventure, on en avait assez des séjours tout compris. On n’y voit rien du pays, on ne parle à personne.

J’avais oublié que ces touristes prennent notre vie pour un spectacle et ne s’en cachent pas. Quand je dormais sous le métro à Stalingrad, certains venaient nous observer à travers les grilles des terrains que nous squattions.

— On était sur le bateau. Vous savez, celui qui remonte le fleuve depuis Saint-Louis ?

— Le Bou El Mogdad.

Les Toucouleurs connaissent bien ce vieux rafiot colonial, qui a longtemps servi à piller les richesses du fleuve et qu’on a remis en état pour épater les touristes.

— On a décidé de rentrer en taxi-brousse, plutôt qu’en autocar. On s’est fait déposer à la gare routière ce matin...

Je me retourne et fixe le pare-brise. Teranga ou non, je ne veux plus l’écouter.

Une Peule aux yeux cernés achète les dernières places, se serre sur la rangée du fond avec deux enfants. Elle est tendue, presse Ambi de démar-

rer. La Peugeot pétarade au premier essai, je ne me suis pas trompé.

Le premier barrage de police est dressé dès la sortie de Podor. La toubab s'indigne, tente de s'en mêler. Ambi va payer la taxe sans répondre. Puisqu'elle a voulu se plonger dans notre vraie vie, je lui explique :

— Les prélèvements de bord de route sont les seules choses qui ne se négocient pas au Sénégal. L'état paye mal, alors les gendarmes se débrouillent. Ils ne demandent que 1000 CFA par barrage.

— C'est toujours le chauffeur qui paye ?

— C'est compté dans le prix du transport.

La routine dérape au troisième barrage. Un 4x4 flambant neuf pile derrière nous. Un grand type en jaillit, se jette sur la 505. Il hurle des menaces en Bambara, ouvre une portière, tente d'arracher le Français de son siège.

Celui-ci s'accroche avec une énergie que son air accablé ne laissait pas supposer, repousse son agresseur du mieux qu'il peut. La Peule du troisième rang se met à hurler, le Malien en a après elle, et ses enfants.

Le gendarme agrippe son bras et le fait pivoter, le Français en profite pour bloquer sa portière.

— Démarre !

Ambi me regarde avec des yeux ronds, à se demander s'il m'a entendu.

La grand-mère s'anime subitement, descend de la voiture en invoquant Allah. Elle a compris ce qui se passe et ne veut pas y être mêlée. Elle s'éloigne sans cesser de vouer le Malien au feu de l'enfer.

Je répète.

— Démarre, frère !

— Mais la police...

— Allez-y, coupe le gendarme.

Il entraîne le Malien, qui s'est mis à l'insulter.

Ambi se décide, alors qu'une dizaine d'hommes prend le gendarme à partie. Il accélère fort, zigzaguant entre latérite et bitume. Un âne et sa charrette lui échappent de peu.

Jeanne me presse de questions. Ces touristes ne savent-ils donc rien des pays qu'ils prétendent aimer ?

— C'est un talibé, un étudiant islamique, le rabatteur d'une Daara de Podor.

— Daara ?

— Une École Coranique.

Il faut expliquer, les toubabs pensent que toutes les écoles sont des refuges pour les enfants.

— Tous les Cheikhs ne sont pas des hommes de Bien. Certaines Daaras valent moins que des prisons. Les enfants doivent mendier, dorment par terre ou dans la rue, sont affamés, battus. On retrouve des cadavres et le gouvernement n'enquête pas.

— Il lorgnait les deux petits ?

— Fatou a fui avec eux.

Je désigne la Peule, qui serre ses enfants.

— Les talibés ne lâcheront pas. Le gendarme a pris des risques en se mettant en travers.

— Et vous, s'étonne Jeanne, vous ne craignez pas ce Cheikh ?

— La confrérie Mouride a ses Daaras, intervient Ambi, qui traitent dignement les enfants. Nous combattons ces misérables.

Une idée me vient :

— Tu me fais confiance, frère ? Alors prends ce chemin ! À droite.

On s'enfonce dans la steppe, rapidement le chemin n'est qu'une trace à peine visible.

On roule pendant des heures, entre baobabs et acacias, soulevant un nuage de poussière. On a dû monter les vitres et on cuit dans l'habitacle surchauffé. Les enfants ne pleurent plus, serrés contre leur mère qui marmonne continûment des prières. J'implore Allah que les pneus trop usés n'exploient pas.

Mon cœur bat plus fort que pendant mon pèlerinage à Touba. Si ces talibés nous rattrapent, que le Très Miséricordieux nous vienne en aide.

On vient buter contre le fleuve. En face, commence la Mauritanie. Je connais bien cet endroit, je l'ai quitté il y a longtemps pour tenter ma chance en Europe. Trente ans, sans papiers, avant qu'un fonctionnaire ne décide que je n'étais plus utile à la France.

Allah, le Sage, m'a aidé à pardonner la rafle nocturne, les nuits en cellule, l'expulsion sans jugement.

— Suivez-moi, il y a un village par là.

Caché par une forêt d'eucalyptus et d'acacias, blotti contre le fleuve, le hameau de mon enfance n'a pas bougé. On y est accueillis par des femmes et des enfants. Les hommes sont à la pêche, plus haut sur le fleuve, ou aux champs.

Des pirogues pourrissent là, leurs propriétaires en ont eu assez de se battre pour survivre et sont partis.

— Il vous reste des CFA ?

Je négocie une pirogue, contre la totalité de l'argent des toubabs. Ils ont mille fois cette somme, en France. Leur bonne conscience est à ce prix.

Sur l'autre rive, les villageois révèrent la confrérie Khadiriyya. Ils ne livreront pas les enfants à un Cheikh qui a tourné le dos à la Miséricorde.

Ambi ne nous accompagnera pas plus loin. Fatou a déjà commencé à faire embarquer ses enfants, je me tourne vers les Français.

— Restez ici, la Mauritanie est dangereuse !

— Plus que le Sénégal ? Ha !

Elle est têtue comme une Française, cinq cents ans que ces gens ne nous écoutent pas. Je suis la seule qui puisse sauver ces enfants, disent ses yeux.

Qu'Allah, le Clairvoyant, nous protège des sauveurs toubabs ! J'embarque derrière eux.

Le fleuve est agité. La pirogue embarque de l'eau. Mais c'est comme si j'étais resté à naviguer ici toute ma vie, je nous mène au milieu du

courant en jouant avec les vagues. On flotte toujours, mais en Mauritanie.

— Vous vouliez de l’aventure ? Satisfaite ?

— J’ai été utile.

Qu’Allah nous protège des toubabs qui se croient utiles !

Le 4x4 de ce matin vient d’apparaître sur la rive sénégalaise. Ces gens ne négocient pas. Ils s’emparent des pirogues restantes, et les femmes ne peuvent pas les arrêter. Un groupe de villageois arrive en courant, les talibés ne les attendent pas et mettent à l’eau en désordre.

Je pousse le moteur, qui vibre comme s’il allait exploser. Fatou psalmodie ses prières avec la ferveur de celle qui se voit mourir. Des coups de feu claquent.

Une vague plus forte déséquilibre la pirogue, qui embarque encore de l’eau, se couche. Alourdie, elle a ralenti et les talibés se rapprochent. Le Français se met à écopier comme si on lui avait jeté un sort.

Une pirogue se détache de la rive mauritanienne, fonce vers nous. Un nouveau remous m’éjecte, je m’enfonce sous la surface.

Je bagarre pour remonter, lutte avec le courant, avale et recrache le fleuve, gagne la rive par miracle. Chacun de mes vieux muscles me fait souffrir, mais Allah, le Très Indulgent, m'a épargné.

Les talibés ont fait demi-tour. Les passagers de ma pirogue sont vivants, assis sur la rive mauritanienne à cent mètres de moi. Les Français ont les mains dans le dos.

Les Mauritaniens ont libéré deux enfants, qui n'iront pas se faire exploiter à Podor. Surtout, ils ont entre les mains deux toubabs dont l'aventure vient de prendre une nouvelle dimension.

Les Berbères ont gardé leur dernier otage pendant trois ans.

Confessà

Charlie Bobillier

29 septembre

Demain à l'aube on prend le départ du GR20, que d'excitation !

Un peu d'angoisse aussi : il paraît que c'est le sentier de randonnée le plus difficile d'Europe. Et puis les conditions météorologiques peuvent changer à tout moment, surtout à cette période. Mais c'est le risque à prendre pour parcourir ce sentier légendaire sans les centaines de touristes. Et puis Thomas et moi avons l'habitude des randonnées en toutes conditions, on y consacre presque tous nos week-ends depuis notre rencontre !

30 septembre

Il y a pas à dire, la première étape met direct dans l'ambiance ! Les quatre derniers kilomètres, qui sont un enchaînement sans fin de montées et descentes, ressembleraient presque à un plateau après la montée abrupte qui com-

mence dès le départ de Calenzana. Sacrée mise en jambes, sans mauvais jeu de mots ! Mais quelle vue sur la baie de Calvi quand on arrive à la Bocca di U ravalente !!! Ça vaut largement le coup. Des paysages grandioses, des dénivelés à répétition, des crêtes, des mouflons, du granit, des cours d'eau, le tout avec l'odeur du maquis. Bienvenue en Corse !

Je suis quand même bien contente qu'on ait choisi le confort du refuge pour cette première nuit, j'avais pas très envie de monter la tente. En plus on ne manque finalement pas d'intimité : on est seuls au monde.

1^{er} octobre

Bien qu'éprouvante, cette étape jusqu'à Carrozzu était beaucoup moins technique comparée à celle d'hier. Le dénivelé était certes raide, surtout à la descente, et notre progression s'est faite essentiellement sur des pierriers, qui ne sont clairement pas mon terrain favori. Mais j'avais des ailes aujourd'hui, et pour cause : Thomas m'a demandée en mariage hier au coucher du soleil !!! Je n'aurai pu rêver de cadre plus romantique. Il m'a cependant semblé distant au-

jourd'hui... j'espère qu'il ne regrette pas sa demande !

2 octobre

Il m'a avoué avoir eu une liaison, je suis sous le choc. Je comprends mieux sa distance hier... Six mois qu'il mène une double vie, comment est-ce possible ?!! Il refuse de me dire qui elle est, il dit que je ne la connais pas et que ça ne changerait rien. Qu'il est désolé, que de toute façon c'est fini, qu'il dédiera le reste de sa vie à se faire pardonner, que je suis la seule qui compte. Qu'il tenait à ce qu'on commence notre nouvelle vie sur une base honnête. Pour l'instant j'ai surtout envie de l'étrangler, de hurler, de lui fracasser le crâne à coup de pierres. C'est pas ce qui manque ici ! Après tout, un accident est vite arrivé...

3 octobre

On a quitté la station d'Asco, sous la pluie et sans un mot. Après une petite heure de marche sous le couvert de la forêt, on a attaqué la montée vers la pointe des Eboulis. Les guides n'exagéraient pas la dangerosité de ce passage, qui s'apparente plus à de l'escalade qu'à de la

randonnée ! La pluie rendait les dalles glissantes. A cause des nuages, la vue était complètement bouchée au col. On a pas tenté l'ascension du Monte Cinto et on est redescendus en direction de la Bocca Crucetta et... il était là devant moi, sur la ligne de crête, je ne cessais de penser à cette liaison. SIX mois. Six mois pendant lesquels il a mené une double vie. Six mois de mensonge. Je l'ai poussé. Il a crié. Moi aussi je crois. C'était fini. Qui aurait cru que ça pouvait être si facile ?

4 octobre

Deuxième nuit sans dormir. J'avais l'impression de me réveiller d'un cauchemar effrayant où Thomas tombait dans le vide, avant de réaliser que ce n'était pas un cauchemar. Et qu'il n'était pas à proprement parler «tombé» dans le vide. J'ai marché telle un zombie tout le long. Heureusement, c'est une promenade de santé. Enfin, si on excepte la montée à 60% pour accéder à la Bocca di Foggiale. Je crois que je vais rester autour de Ciottulu di i Mori demain. Prendre le temps de me reposer, de remettre mes idées au clair avant d'attaquer la prochaine étape.

5 octobre

Je me souviens comme si c'était hier du jour où j'ai lu pour la première fois *Le Cœur révélateur*. Malgré le talent de Poe, j'étais agacée : comment le narrateur pouvait être si irrationnel ? Evidemment qu'aucun son ne provenait du plancher ! Je crois que je le comprends maintenant. Le regard de Thomas me suit où que j'aie. Le cri de surprise (d'effroi ?) qui a jailli de sa poitrine quand je l'ai poussé résonne en permanence à mes oreilles. Je n'y tiens plus. Il me faisait confiance, je l'ai trahi. Je l'aimais pourtant. Et lui aussi m'aimait. Et après tout, il l'avait quittée ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

C'est sur ces mots que s'achevait le petit carnet bordeaux qui avait visiblement servi de journal de voyage à Claire Lachard et que l'adjudant Marchetti avait trouvé dans le sac à dos violet abandonné au sommet du Capu Tafunatu, la montagne à l'œil du diable. Voilà donc ce qu'il s'était passé : Claire Lachard avait précipité son compagnon dans le vide, folle de rage de découvrir son infidélité, puis s'était elle-même jetée dans le vide, rongée par la culpabilité. Une his-

toire banale en somme. En moyenne 2% des décès en montagne seraient criminels, et l'adjudant ne saurait contredire cette statistique. En réalité, ce pourrait même être dix fois plus, comment le savoir ? La montagne est traîtresse et il est si facile d'y être sans témoin... Il en avait toutefois trouvé un, de témoin. Pas du meurtre non. Mais il n'en avait pas besoin, il avait les aveux, les confessà comme on dit par ici, de la meurtrière sur un joli papier crème, avec des ronds sur les i – détail enfantin qui détonnait d'ailleurs quelque peu avec le contenu. Son témoin à lui était un local, un habitant de Manso, qui comme souvent était allé randonner seul. Ce jour-là, il avait emprunté un bout du célèbre GR20 et il avait croisé Claire, jolie randonneuse blonde avec son sac à dos violet. Il ne lui avait pas adressé la parole et le gendarme sentait la dualité que cela provoquait en lui : il se disait qu'il aurait pu empêcher la jeune femme de commettre l'irréparable ; d'un autre côté, il se réjouissait de ne pas avoir pris le risque d'être sa seconde victime. En réalité, il n'aurait pas risqué grand-chose, Claire Lachard n'était clairement pas une tueuse de sang-froid.

Voilà en substance ce que m'a dit Marchetti en m'annonçant le décès de ma sœur Claire et de Thomas. Mes larmes étaient visiblement convaincantes, puisqu'il m'a prise dans ses bras et proposé de me raccompagner. J'ai refusé, feignant de ne pas vouloir le déranger. La vérité était plutôt que je craignais de ne pas pouvoir faire illusion plus longtemps.

Suivre Claire et Thomas sans me faire repérer était étonnamment facile, j'ignore lequel des deux était le plus surpris lorsque je suis apparue. Claire, probablement. La pauvre, elle ne soupçonnait déjà pas notre relation, alors me voir ici ! Son cerveau a dû beuguer, à cette si sage et si douce Claire, que « Tu devrais t'inspirer de Claire, elle a eu les félicitations du jury », « Regarde, elle a trouvé un homme aimant et attentionné, au lieu d'enchaîner les histoires sans lendemain ». Il n'avait pourtant pas fallu bien longtemps à l'homme aimant et attentionné pour me déshabiller du regard. Je lui avais résisté, au début, et puis à quoi bon ? Ne pouvais-je pas en profiter un peu, moi aussi ? Ça avait duré six mois. Puis il avait osé me quitter. « Je ne peux plus lui mentir », m'avait-il annoncé en s'extir-

pant de mon lit. « Elle ne mérite pas ça, elle est tellement merveilleuse... mais c'est pas à toi que je vais l'apprendre, tu la connais ». Quel plaisir de lui fracasser le crâne à coups de pierre ! Le plus difficile aura été de traîner ma sœur à une distance raisonnable de là où j'avais poussé Thomas, afin de la jeter dans le vide à son tour. Il m'aura suffi ensuite d'enfiler son sac à dos, de me coiffer comme elle (Claire et son éternelle queue de cheval parfaitement lisse, pas comme sa souillon de sœur avec ses boucles indisciplinées) et de couvrir les étapes suivantes, afin de laisser le sac à dos – et les aveux – de Claire bien en vue au bord du précipice, en attendant que le prochain randonneur les trouve.

Oui, vraiment, le narrateur du *Cœur révélateur* est un idiot.

Sur les chemins de Carpentras

Lydia Rallo

Une petite route de campagne à la sortie de Carpentras, et, un peu à l'écart, une banale grange de pierre que personne n'aurait eu l'idée de remarquer, entourée d'un terrain encore en friche. Avec son aménagement intérieur peu ordinaire, la salle centrale était dégarnie de meubles et autres aménagements classiques que l'on trouve dans ces bâtisses de campagne. Romain, qui aimait les vieilles pierres et cette partie de région de la Provence, se demandait comment vivre dans une maison quasi en ruines. Aménagée sommairement, pour un coût global intéressant, il s'était promis d'en faire son havre de paix. Soudain, des éclats de voix résonnent dans le jardin. C'est toute une bande de joyeux lurons qui arrivent en chahutant, d'une randonnée aux alentours. Ils sont gorgés de soleil et du bon air de la campagne environnante.

—C'était une belle randonnée mais étayée d'une belle frayeur.

— Raconte, dit Romain.

— Alors que nous marchions en appréciant le paysage et la pinède, et discutant de choses et d'autres, deux hommes, tout à coup, ont surgi de derrière les bosquets. Vêtus de vêtements sombres et cagoulés, l'un avait une barre de fer, l'autre, un fusil de chasse. Ils sont passés avec rapidité, nous ont défiés d'un regard sombre. Nous nous sommes dispersés avec appréhension. Qui étaient-ils, vêtus de la sorte ? On les a vus ensuite courir sur le chemin qui descend vers le lac, et disparaître rapidement. « Ils ne sont pas trop loin, on va voir ce qui se trame ! », alerta l'un des randonneurs ! « Venez, il se passe quelque chose de bizarre »

Un petit groupe s'est formé rapidement, et sans réfléchir, ils ont pris en chasse les deux hommes. En dévalant une légère côte caillouteuse, ils entendirent alors des coups de feu puis, virent au loin, une voiture garée sur le chemin, les hommes grimper rapidement dans le véhicule qui démarra en flèche, laissant un nuage de poussière derrière eux.

Intrigués, ils allèrent prévenir les gardes forestiers, en faction un peu plus loin, dans ce lieu où ils se tenaient en permanence. Le petit groupe leur déclara ce qu'ils venaient de voir à l'instant en ne négligeant aucun détail.

Effarés, nous nous sommes retrouvés nous interrogeant sur la meilleure manière d'agir, puis nous avons cédé rapidement, ne sachant quoi faire, laissant ce soin aux gardes-forestiers. Ces derniers, nous demandèrent de rester à leur disposition en tant que témoins. Ces derniers, nous prièrent alors de rester à leur disposition en tant que témoins. Nous reprîmes notre chemin. Cette sensation obscure que nous vivions là, fut longtemps méditée sans trouver d'argument.

Rentrant dans la maison en pierres, Romain et ses amis prirent place pour un repas tiré du sac, frugal, mais copieux. La randonnée leur avait ouvert l'appétit. Ils étaient six à table. Les propos fusaient. La chaleur, encore constante à cette heure, assomait un peu nos randonneurs qui avaient fait bon nombre de kilomètres sur les sentiers de Carpentras.

— C'est une belle maison dit Oscar, tu en as fait le tour finalement ou pas encore ?

— Non, je n'ai pas encore vu le sous-sol. Il fait presque nuit, les pièces sont très sombres, je ne sais pas ce qu'il y a en bas. Est-ce simplement une cave, un atelier ? Je ne sais pas. On ira voir plus tard. On a le temps.

Soudain, l'un d'eux s'aperçut qu'il manquait Antoine, l'un de leurs acolytes.

— Où est passé Antoine ? Quelqu'un l'a vu ? Il faut l'appeler au téléphone, il s'est peut-être égaré et personne n'a rien vu.

Gaétan se leva, sortit, puis revint aussitôt.

— Il ne répond pas au téléphone, on ne peut pas le joindre.

— On va le voir se pointer bientôt, pas de panique, il n'y a pas trente-six chemins pour venir jusqu'ici.

Dans la salle principale, pour ne pas se sentir trop isolé dans ce village un peu atypique, il y avait, entre autres objets désuets, un téléviseur qui trônait sur un bahut un peu bancal. Trait d'union avec la civilisation, on attendit les informations du soir. C'est alors qu'apparut « la Diva » sur l'écran avec la mention :

Traquenard sur Michaëla Salomon, cantatrice de renom. Elle aurait subi une altercation violente sur les chemins autour de Carpentras, par deux individus bien connus des services de police. On pense qu'elle a été enlevée et séquestrée quelque part aux alentours. Les recherches ont commencé. Les investigations vont bon train. A cette heure, on ignore encore où se trouve la cantatrice disparue, sans aucun doute kidnappée par des ravisseurs. Ils sont ardemment recherchés dans toute la périphérie et le long des sentiers de Carpentras.

Tout le village doit être en émoi. Les caméras de surveillance vont parler, si elles ont fonctionné. On aura tôt fait de trouver des indices. Les images défilent sur l'écran. Soudain, la grange en pierre de Romain apparaît. On voit deux individus cagoulés qui dévalent sur le sentier, derrière la bâtisse.

— Ce n'est pas vrai disent-ils d'une seule voix !
La maison, là, à la télé !...c'est ici !

Tous se lèvent précipitamment, laissent tout sur la table, filent ensemble à l'arrière de la bâtisse.

Leur cœur bat la chamade, Ils dévalent les sentiers autour de la maison, buttent sur les branches, écartent les buissons, évitent les pierres en saillies. S'armant de courage, ils descendent dans les sous-sols, là ou personne encore n'était allé. L'obscurité et la complexité des lieux n'aident pas leur recherche Ils découvrent en même temps l'ampleur des locaux, l'humidité des parois. Une légère clarté venant d'un soupirail facilite un peu leur périple.

— On ne voit rien ! Allumez vos portables, nous saurons un peu nous diriger dans ce dédale souterrain. Ne faites pas de bruit.

Ils sentent l'odeur de moisi des lieux, des bestioles qui les frôlent (probablement quelques campagnols migrés dans cette cave), luttent contre des toiles d'araignées en grand nombre. Ils parcourent les couloirs avec appréhension. Soudain, ils entendent un bruit, un souffle suivi d'un gémissement. Ils poursuivent leur route dans les méandres des couloirs. Plus loin, alors qu'ils avancent prudemment, le bruit se fait plus distinct. C'est une voix qu'ils entendent, mais ils ne la situent pas. Où est-elle ? Peut-être là, der-

rière cette porte ! Romain donne des grands coups d'épaule contre la porte qui résiste. Oscar a trouvé une barre de fer. Ils vont à eux deux, essayer de l'ouvrir. Les autres font le guet. Il faut faire vite ! La peur les surprend brusquement, mais ils résistent. Les malfrats se seront planqués, ils peuvent surgir de nulle part, à tout moment. Julien, lâche soudainement ses amis, remonte en surface, va vers la maison, Il a un réseau. Il téléphone au commissariat pour qu'ils interviennent plus vite pour libérer cette femme enfermée là.

Dans les sous-sols, pendant ce temps, un craquement se fait entendre. La porte a-t-elle cédé ? Elle ne s'ouvre pas, la serrure déjà rouillée est bloquée. Il faudrait des outils, ou un explosif pour en venir à bout. Romain essaye de communiquer avec la femme qui est enfermée là. Il ne peut pas crier, il chuchote presque.

— Vous m'entendez ? Faites un peu de bruit.

— Elle est bâillonnée, mais elle nous entend. Ils s'acharnent, essaient de défaire la serrure qui, tellement rouillée, résiste. Soudain, à l'extérieur, ils entendent des rumeurs, des pas, des voix. Les

secours arrivent, la police est là. Ils ramènent alors, la jeune femme qui a, semble-t-il a réussi à sortir par une grille très rouillée qui la séparait de la route et qui a miraculeusement cédé. Le groupe reste interdit. Comment a-t-elle fait ?

A la télévision, des informations et le reportage du journal local, montrent la photo d'une belle femme, vêtue de noir, portant un collier de diamants autour du cou. Leurs éclats en faisaient rêver plus d'un. Ce magot représentait une manne non négligeable. On apprit incidemment que ce personnage, apparu sur différents écrans de réseaux sociaux, et magazines, est une cantatrice célèbre du nom de Michaëla Salomon. Une rançon avait été énoncée brièvement par les ravisseurs.

Grâce aux caméras de surveillance qui ont été d'une grande efficacité, les malfrats furent repérés rapidement, rattrapés puis menottés par la police. Ils n'en menaient pas large.

Romain, Julien et les autres s'apaisèrent enfin. Soudain, Romain eut un sursaut.

— Hé, les gars, et Antoine ? Ça fait un bout de temps ! Faut vite partir à sa recherche. Allez, on y va !

C'est alors que, sortant comme par enchantement, derrière des blocs de pierres, ils virent Antoine, cagoulé, couvert de poussière, un sourire malicieux éclairant son visage. Suspendu au bout de sa main, un objet rutilant. Tous avaient les yeux braqués sur lui, l'étonnement était à son comble.

— Mes amis, voilà l'objet tant convoité dans cette aventure. La belle l'a perdu en sortant de son cachot par la grille. J'ai fait le tour de la maison juste à temps. Il ne nous reste plus qu'à le restituer aux inspecteurs de police, puis à sa propriétaire.

Un chien chic

Jean-Pol Rocquet

— Je ne parlerai qu'à M. Louis Bardame, pas à vous, M. Ferdinand... Vous n'aimez pas les bêtes ! Vous en parlez comme s'il s'agissait de choses.

— Ce n'est pas vous qui commandez, Madame Noël ! C'est moi !

— Je raccroche si M. Louis ne me parle pas. Je compte jusqu'à dix. Un, deux...

— Bardame est absent, il...

— trois, quatre.

— Louis, arrive ici, la dame veut te parler.

— Madame Noël ? D'abord laissez-moi vous dire que Neptune va bien. Je rentre à l'instant en sa compagnie. Je crois qu'il est satisfait. Il va manger sa pâtée Ultra premium...

— C'est sa préférée, vous êtes adorable...

La conversation se poursuit sur le même ton, au grand dam de la Ferdine, qui prétend être le chef. Mais cette drôlesse de Céline Noël tient à

son clébard, ce qui n'est pas le cas de son mari qui lui a ri au nez quand il a réclamé une rançon. Et elle ne veut s'entretenir qu'avec Bardame parce qu'il est aux petits soins avec cette bonne femme maniérée et avec son infect cabot qui bave et qui vous toise comme si vous ne comptiez pas.

Tout a commencé quand Ferdinand Ganate a été libéré de prison. Il a retrouvé les anciens de la bande du quartier des Beaux Anges et tous ont commencé à rêver, sauf peut-être Bardame qui avait compris que ses potes étaient des bras cassés, y compris la Ferdine. Celui-ci se la pétaît parce qu'il était le seul à avoir séjourné au placard pendant un an. Sa résistance aux coups lui conférait un certain prestige. Mais ce qui lui valait sa réputation de leader, c'était sa capacité à vous embarquer dans des aventures improbables, parfois pour le meilleur, souvent pour le pire. Les idées qui lui venaient étaient folles, souvent risquées, comme cette fois où il était arrivé au centre-ville en conduisant une grue de chantier depuis une cabine perchée à huit mètres de hauteur, pour cambrioler un appartement au cinquième étage. Tout ce cirque, parce que le

meilleur accès, lui semblait-il, se situait sur la terrasse de l'immeuble.

Personne ne lui tenait rigueur de ses imprudences. Et si personne n'avait compris ce qui l'avait conduit à se rendre au moment où, lors du braquage d'une supérette, un vigile avait sorti son arme et tiré en l'air, c'était peut-être parce qu'il se lançait dans une nouvelle aventure. Bardame et les autres s'étaient enfuis à toutes jambes, tandis que Ferdinand les mains en l'air, le sourire aux lèvres, attendait de vivre une nouvelle expérience.

Aussitôt libéré, Ganate avait proposé de reprendre du service. Mais rien n'avait trouvé grâce aux yeux du chef : ni le chantage, ni l'escroquerie. L'enlèvement ? On aurait tous les flics sur le dos ; les risques étaient bien trop grands, les peines encourues bien trop lourdes. Non, vraiment, il fallait trouver autre chose.

C'est Louis qui avait suggéré une idée :

— On n'a qu'à enlever un chat ou un chien. Tout le monde avait ri, sauf la Ferdine. Bardame avait développé son idée :

— Enlever un homme ou une femme, c'est très risqué. Un enfant ? Encore pire ! Mais un chien

ou un chat, vous croyez que la police va s'en préoccuper ? Bien entendu, on ne pourra pas demander une rançon aussi forte que pour un humain. Mais si on repère une famille riche qui aime ses animaux de compagnie, on peut obtenir quelques centaines de milliers d'euros. Pour ces gens-là, c'est rien. Et pour nous, c'est tout bon, car, si ça marche, on peut répéter l'opération avec un autre cabot ou un autre matou. Je sais pas ce que vous en pensez...

— C'est con, très, très con !

C'était l'appréciation de Courtial, un rival, qui ne souhaitait pas qu'on étudie la proposition de Louis. Mais au bout d'un moment, alors que personne n'avancait autre chose, le chef validait la suggestion, faute de mieux.

Après quelques jours d'observation et de repérage dans les beaux quartiers, Louis avait proposé qu'on profite de la sortie nocturne d'un chien pour le ravir à son propriétaire qui n'était autre que le vice-président du consortium *Esca-Pâle* regroupant de nombreuses entreprises du luxe à l'échelle européenne. En réalité, le type occupait un poste honorifique : c'est sa femme qui était l'héritière de cette société, et elle en était la pré-

sidente. La principale occupation de son mari, consistait à se rendre agréable à son épouse qu'il chérissait plus que tout...- après le golf, bien entendu !

Le chien sortait à des heures régulières ; le soir, c'était avec son maître. Le bouledogue nain se promenait dans une allée sombre en tirant sur sa laisse, en levant la patte sur le tronc des arbres. Le lundi, le mercredi et le samedi soir, c'était une domestique qui était chargée de la balade. On profiterait d'un lundi pour la bousculer et s'emparer de Neptune. Un nom prétentieux, comme l'avait remarqué Courtial.

Le putain de cabot avait résisté quand on l'avait poussé dans la fourgonnette ; il ne s'était arrêté d'aboyer et de mordre que lorsque Courtial lui avait balancé un coup de savate sur sa face aplatie. C'est Louis qui avait fait remarquer que, si on voulait obtenir une rançon raisonnable, il fallait traiter convenablement l'animal, surtout si les propriétaires réclamaient une photo.

—Puisque tu nous fais la leçon, c'est toi qui prendras soin du cabot. Moi je m'occupe du fric.

Ganate sentait que les événements le dépassaient. Il souhaitait reprendre la main, bien que Courtial lui ait fait remarquer qu'on ne pouvait pas estimer la somme que ces gens étaient prêts à déboursier. La Ferdine avait suggéré que Louis s'occupe aussi de cette tâche tandis que, lui, parce qu'il était le chef, se chargerait de préparer un plan pour récupérer l'argent.

Courtial en avait convenu ; mais il avait tenu à faire remarquer qu'il fallait que toute la bande des Beaux Anges soit tenue au courant de l'estimation de la rançon. Quant à la restitution de l'animal, il s'en chargerait lui-même. Il avait sa petite idée ; on n'allait pas s'emmerder avec un clebs qui pissait partout. Louis avait fait observer que, si on voulait renouveler l'opération, il valait mieux traiter le chien avec bienveillance.

Tout s'était passé comme prévu, sauf que c'était le maître du chien qui avait répondu au téléphone. Il s'était mis à rigoler, avant de dire que les ravisseurs n'avaient qu'à garder l'animal ; il était même prêt à payer pour ça. Et il avait raccroché. C'est encore Bardame qui avait eu l'idée de contacter sa femme ; Ganate avait compris

que c'était une bonne idée quand il avait entendu Madame Noël implorer qu'on ne fasse pas de mal à son toutou. Le chef avait repris le portable des mains de Louis ; il avait cru qu'en se montrant menaçant, il terroriserait cette femme si sensible. Il s'était trompé : elle était furieuse et incohérente. Il avait alors repassé la main à son équipier afin qu'on en finisse avec cette affaire et surtout avec cette folle.

Louis avait été pressenti pour négocier le prix de la rançon. Il avait même réussi à organiser une rencontre avec Madame Noël. Il s'était montré habile en faisant fluctuer la somme à l'avantage des ravisseurs. Quand enfin, le jour, l'heure et le lieu avaient été convenus, c'est encore lui qui procéderait à l'échange.

Les modalités du plan ont été précisées, dans le détail : Le chien est retenu tandis que Bardame, en qui Madame Noël a confiance, récupère le fric. Il recule de quelques pas et fait signe qu'on amène le captif. Il agite la sacoche contenant la rançon et Courtial s'avance avec le bouledogue. Madame Noël s'est installée sur le siège arrière de son coupé Mercedes. Portière ouverte, elle

attend de pouvoir récupérer son chien. Tout se passe comme il a été convenu.

Mais, au moment où Courtial s'avance en tirant le cabot, Louis le bouscule. Il le jette à terre, le savate brutalement. Il prend Neptune à bras le corps ; il court jusqu'à la voiture, s'installe au volant et démarre. Il freine ; en face de lui, Ferdinand le braque avec un revolver. Le coupé s'arrête dans un nuage de poussière. La femme ouvre la porte arrière ; elle tend son sac et hurle : — Je peux payer un supplément si vous me laissez partir avec mon petit Neptune. Je vous laisse régler vos comptes avec M. Bardame. Laissez-moi vous montrer l'argent !

En même temps qu'elle parle, Céline descend ; elle fouille dans son sac. Des billets tombent à terre. Ganate observe la scène ; il a baissé son arme et, au moment où elle se relève, Madame Noël sort un pistolet ; elle tire plusieurs balles sur le chef qui s'écroule. Madame Noël rejoint la Mercedes ; en s'asseyant sur le siège avant, elle hurle :

— Fonce, Louis ! Fonce !

Le coupé disparaît dans un crissement de pneus.

Louis hurle :

— Céline, où est-ce qu'on va ?

— On tourne, on bifurque, surtout, on ne ralentit pas !

— Mais où est-ce qu'on va ?

— On part tous les deux, à l'aventure !

Un dernier coup pour la route

Julien Paris

Une sale odeur de cigarette et de mort. À chaque fois que je reviens chez moi, c'est ce que me dit ma femme. Impossible de lui mentir, contrairement aux salopards que je croise chaque jour et qui passent leur temps à me sortir des conneries. Cette nuit-là, ce fut encore pire. Peut-être aussi parce que mon cerveau refusait de retenir tout ce que j'ai pu voir. Comment voulez-vous réussir à tenir une conversation avec votre famille quand vous venez d'arrêter un mec qui violait sa fille de 16 ans depuis 5 ans. Qu'il la prostituait pour pouvoir se payer des putes tout en passant pour le beau-père modèle une fois dehors. « Chérie, passe-moi le sel, comme ça, après, je te raconte cette histoire d'inceste et de prostitution, tu vas voir, c'est un régal ! ». Sauf que cette nuit-là, cette angoisse m'avait quitté pour la première fois. Je revenais chez moi la tête vide et l'impression d'avoir enfin pu sortir mes démons en leur demandant d'aller emmerder un autre mec.

Le 5 octobre 2022, à 22 heures, je reçois un message d'un de mes indicateurs préférés. Le genre de type qui répond, mais qui ne pose pas de questions. Il sait se tenir et dans son milieu, ça serait presque un signe de bonne santé mentale. Il est né dans le milieu gitan, il a connu les petits vols à la tire comme les gros braquages. Dans sa petite communauté d'une centaine de personnes, tout le monde le surnomme «Barloo». Paraît que c'est à la mode chez les gitans ce genre de nom. Ce qu'ils savent moins, c'est que pour se venger d'un copain à lui qui ne lui a jamais rendu son argent, il l'avait balancé contre des passe-droits pour lui et sa famille ainsi que quelques milliers d'euros. Fini les PV et les contrôles de police pour lui depuis longtemps. Sauf qu'entre temps, il y a apparemment pris goût, au point de nous tenir informés régulièrement des divers trafics de tous les gitans de la région. Et il y en a beaucoup. Au poste de police, dans mon bureau de capitaine, on peut trouver tout un arbre généalogique avec leurs pseudos. Les noms sont tellement cons, que je me demande parfois s'ils ne le font pas exprès, entre «bimbo» et «zgeg de poulain». Et parmi ces génies, il y en

avait un en particulier qui nous tenait en haleine depuis longtemps, à part que le film n'était pas franchement intéressant. Un type connu depuis des années pour trafic d'êtres humains, le genre qu'on n'a pas envie d'inviter chez nous pour une soirée tapas. Sa spécialité à lui c'étaient les filles de l'est qu'il revendait à des bars le long de la côte de Perpignan à Nice.

L'édenté qu'il s'appelle, parce qu'une des filles lui aurait mis un coup de poing quand elle a fini par comprendre qu'elle ne venait pas en France pour être danseuse de charme. Ce qui est sûr, c'est qu'il a dû la faire valser après ça.

Et voilà donc, que je reçois un coup de fil de Barloo, toujours d'une cabine téléphonique comme dans les films, pour me dire que notre poisson n'est pas loin, dans un de ces sordides bars à putes près de Montpellier, à Sète. Notre poste étant à Montpellier, il est facile de s'y rendre dans la foulée et l'occasion est trop belle. Je finis de ranger un de ces dossiers à la con pour un magistrat qui ne le lira pas, afin de prévenir tous les collègues en gueulant dans le couloir :

—Bougez-vous les filles, il y a l'édenté qui nous invite à une petite sauterie et les pétards sont autorisés !

Le début de l'aventure comme on aime à dire entre nous. Voir tous les collègues sortir de leur léthargie après avoir coffré quelques petites lucioles voleuses de sac à main la nuit, ça a toujours quelque chose de réconfortant. Ni une ni deux, on se retrouve avec une équipe de six personnes, dont moi, prêts à partir pour le port de Sète, dans ce territoire pas si inconnu. Nous roulons à toute vitesse sur les départementales que nous connaissons si bien. Dehors, ce n'est plus le temps des cigales qui nous siffle, comme pour nous dire de se dépêcher encore plus, c'est plutôt le froid automnal qui nous donnerait envie de rester au chaud malgré notre détermination. Pas de sirènes pour éviter de prévenir des éventuels complices sur le chemin. Nous échangeons des blagues violentes par talkie-walkie, comme si nous nous apprêtions à arrêter Pablo Escobar en personne. Chacun y va de son scénario sur comment on va le cribler de balles et pourquoi il fallait essayer de l'arrêter vivant et pas mort. C'est vraiment le genre de soirée qui ne devrait

jamais s'arrêter. Je ressens pour autant la nervosité des gars. Bien que tout paraisse si facile, une aventure comme ça ne se prépare pas à la légère et nous ne sommes que six en attendant d'éventuels renforts. La fête ne va plus tarder à commencer et les invités se font attendre par le maître de cérémonie. Une fois sur place, les lumières étincelantes du vieux port, reflètent le tout le long de l'arrondi reconnaissable qui marque les délimitations de l'entrée du port. Au loin, pas une âme qui vive, seulement des pêcheurs qui préparent encore leur matériel pour partir en mer.

Après quelques bifurcations, nous tombons devant le bar indiqué par l'indicateur *L'avorton ivre*. 23:25, je n'ai aucune idée s'il y a une heure légale pour arrêter une pourriture pareille, alors autant éviter de sonner avant d'entrer. Les autres membres de mon escouade sont tous armés de gilets pare-balles et de cagoules qui les rendent encore plus belliqueux. Je suis encore loin de me douter de ce qui allait se passer. En ouvrant la porte, nous prenons possession des lieux très rapidement. Une petite salle obscurcie, seule-

ment éclairée par un phare télévisuel, se trouve envahi de policiers donnant l'ordre de s'allonger. Les quelques poivrots restants à cette-heure obtempèrent sans broncher, vérifiant bien que leur verre de bière reste intact. Au fond de la salle, une petite porte avec marqué « privé » semble nous narguer. C'est la seule qui ait l'air un peu entretenue dans ce minuscule bar rempli d'objets et de publicités des années 80 à la gloire du saint Ricard. D'un grand coup de fracas, les gonds de la porte cèdent. Derrière, une bande de racailles est en train de détailler de la drogue, en petits sachets, minutieusement. Comme s'ils étaient déjà au courant, les deux malfrats présents, jettent les sachets le plus loin possible, comme s'ils espéraient qu'ils traverseraient le mur, avant de s'allonger les mains derrière la tête. Mes coéquipiers gueulent à en faire résonner les murs :

— Où est l'édenté ?

Ils lancent un rapide coup d'œil, aucune trace de ce dernier dans la pièce. Son odeur fétide nous avertit qu'il ne doit pas être loin. L'un des deux lascars fait l'erreur de détourner le regard vers le coin de la pièce. On avait appris ça à la forma-

tion de policier. L'inconscient se dirige automatiquement vers ce qu'il veut cacher en situation de stress. Là, derrière un petit meuble qui est encore tordu, se trouve un petit accès qui mène directement de l'autre côté du bâtiment. Fou de rage, j'en profite pour laisser mes frères d'arme du jour interdire l'accès au bar et interroger les suspects, pour filer à travers ce passage en demandant des renforts dehors. Le passage est très bas, mais suffisamment large pour faire passer un homme ; il a l'air d'être très récent. Aucune lumière ne m'indique quand j'arriverai au bout, jusqu'à que je sente l'air frais marin s'écraser sur mon visage. Le conduit mène au local à poubelles derrière le bar et je suis sûr que ma proie en profitera pour se barrer vers le port pour se planquer. Prendre une voiture est trop risqué, maintenant que tout le village ne va pas tarder à être bloqué.

Déjà, j'entends le hurlement des sirènes au loin qui se rapprochent. En courant de toutes mes forces, je prends directement vers le chemin qui mène au bout du quai. C'est une longue esplanade en ligne droite où les ados en profitent l'été pour venir boire et écouter de la musique as-

sourdissante. Avec le froid de ce soir-là, seul le bruit des dernières mouettes m'accompagne. Arrivé au bout du quai, totalement essoufflé, une silhouette se dessine sur les derniers rochers surplombant la mer. L'homme a l'air attendre patiemment, debout sans même chercher à se cacher. En pointant mon arme dessus, il semble s'y attendre puisqu'à son tour, il déloge de sa veste ce qui paraît être un minuscule calibre.

Seule la lumière de la lune, voulant me sourire une dernière fois, me permet de voir l'arme de mon interlocuteur.

— Te voilà enfin capitaine de mes deux ! À cause de toi, j'ai couru comme un dératé et tout est tombé à l'eau.

Rassuré de voir que c'est bien l'édenté, je baisse mon arme.

— Tu n'as pas reçu mon message avant qu'on arrive visiblement. C'est ta faute à toi plutôt.

Comprenant enfin la situation, il saute de son promontoire granitique, pour me faire face tête-à-tête.

— Le patron m'avait prévenu que tu n'étais pas fiable. J'aurais dû l'écouter. Ton message pour

nous prévenir que vous arriviez n'est jamais venu, sale bâtard.

Le bruit des vagues derrière nous, n'arrive pas à couvrir toute sa colère. Je le laisse approcher ; il n'a pas vu que j'ai gardé un couteau de combat dans le dos. Continuant à vociférer que j'ai foutu le business en l'air, je lui souris une dernière fois pour lui planter directement le couteau dans le ventre. Sans un mot, il convulse, horrifié de voir qu'il s'est fait une nouvelle fois trahir. J'ai le temps de jeter le corps à la mer qui s'empresse de l'avaler en silence.

L'enquête conclura, suite à mon rapport, qu'après une course poursuite haletante, le suspect, s'est jeté à l'eau pour s'enfuir. Malheureusement, on ne retrouvera jamais le corps. Quant au couteau, personne ne se souvient si je l'avais pris avec moi dans la précipitation. Je m'étais empressé de le jeter un peu plus loin au fond du port. Ce soir-là, je rentrais donc lessivé, mais satisfait d'avoir pu enfin faire mes preuves au sein du réseau. Sacrée aventure !

Une belle aventure qui tourne mal

Bernard Mathey

Cons-la-Granville, un petit village de 513 habitants en Meurthe et Moselle où il y a un château du 11^{ème} siècle et un prieuré bénédictin datant de 1088, un haut fourneau historique du 19^{ème} le village est entouré d'une forêt domaniale importante, enfin une rivière redevenue propre la Chiers après avoir été très polluée par les usines de Réhon et Longwy puis dépolluée.

C'est l'automne, les feuilles tombent et se ramassent à la pelle, la pluie, tous les jours, gonfle la Chiers, qui n'en finit pas de déborder et d'inonder les berges, les prés, mais aussi les rues du bas du village : la rue des forges, la rue du chat coré, le terrain de foot communal...

Un vendredi soir, trois pères de famille, ouvriers à l'usine de Réhon sortent en salopettes bleues et blousons en cuir élimé d'aviateurs genre «top gun», ne manque que la musique du film *Le magnifique*. Ils vont acheter des bouteilles d'apéritif afin de fêter l'achat d'une voiture d'occasion, une

Peugeot 403, mais si vous savez ! Cette voiture très rectangulaire, lourde, solide en apparence. Le modèle gris était le plus répandu.

Les trois compères font les courses et s'arrêtent chez Léon, le propriétaire de la voiture, puis chez Kurzawa, polonais d'origine et enfin chez le troisième zigoto. A chaque fois on trinque. On décide d'aller essayer la voiture, la nuit tombe, direction Viviers-sur-Chiers et l'on accélère à la sortie du village, la route est mouillée, il pleut, il fait nuit noire et dans le virage à la sortie du village, glissade. On s'égare dans un pré qui borde la Chiers, la voiture continue de glisser sur un tapis de feuilles mouillées et comme la 403 est lourd, c'est l'effet «curling» : ça glisse comme un caillou sur la glace, et la voiture lancée à vive allure, massive, se fracasse au bout du pré dans un vieux troène, le plus gros et le plus vieux du village avec ses racines apparentes. La voiture est stoppée brutalement, le pare-brise explose, ensanglanté. Les phares et feux de stop sont encore allumés, le moteur tourne encore.

Une voiture de passage s'arrête et alerte les secours. Les pompiers, les gendarmes et les journalistes arrivent assez rapidement et cherchent

les passagers de la voiture, les appellent, tentent de trouver des traces : Rien.

Un accident somme toute dramatique, banal au départ, mais un rien compliqué car pas de corps.

On amène des projecteurs : rien. On regarde dans l'eau, sur les berges un peu plus loin : rien.

Le capitaine de gendarmerie décide d'appeler dès le lendemain les pompiers de Metz pour qu'ils dépêchent deux hommes-grenouilles.

A la première heure, le lendemain les pompiers plongent et remontent assez loin jusqu'à rejoindre la Moselle mais rien toujours rien. On amène deux chiens : des bergers belges pour commencer les recherches sur les berges et dans la forêt attenante.

Les pompiers continuent d'appeler les trois hommes comme s'ils étaient vivants...

Un accident mortel sans corps, n'ayons pas peur des mots, sans cadavres, c'est du pain béni pour la presse.

Les journalistes, avec leurs titres graves, suspicieux, tendancieux font naître la rumeur, nourrissent une certaine psychose autour de cette affaire.

On fait venir la police scientifique de Nancy dont un médecin légiste afin de relever des empreintes, on prélève des traces de sang, en partie effacées par la pluie. On ne trouve pas grand-chose et surtout pas les corps des trois hommes accidentés. Le journaliste de l'Est Républicain met des titres qui entretiennent le suspens :

Le chauffeur se serait enfui dans les bois pour échapper à ses responsabilités vis-à-vis des familles des deux autres victimes.

Le lendemain un autre titre :

Les trois zombies sont dans le bois.

Les habitants du village ferment les portes et les volets très tôt.

Le troisième jour :

La police mise en échec.

La fille de M. KURZAWA a fait appel à un radiesthésiste de Pologne pour tenter une expérience qui a déjà porté ses fruits dans plusieurs cas de ce genre en Pologne. Grâce à lui, des corps tombés dans une rivière ont pu être retrouvés.

Le suspense est à son comble...

Le radiesthésiste arrive et demande au boulanger du village de faire une michette de 1kg de farine fa-

çon polonaise. Le lendemain matin le radiesthésiste immerge la miche : si elle remonte, on peut être assuré qu'un corps est là.

Au bout de 1h30, la miche a plongé puis est remontée, on a appelé les plongeurs, qui ont sorti un corps, puis deux et enfin le troisième ; tous les trois étaient enchevêtrés dans les racines des arbres de bordure, on a transporté les trois cadavres dans des sacs en plastique dans le local des pompiers de la commune puis à la morgue de Metz. Pour que les légistes finissent leur travail.

Les corps sont à demi dévorés par des rats d'eau, un journaliste donne des détails un peu trop sordides sur l'état des cadavres que l'on reconnaît à peine, vue leur état avancé de putréfaction. Le jour suivant, le même journaliste apaise les choses en félicitant les pompiers, les gendarmes, la police scientifique. La psychose retombe enfin. Le deuil peut commencer dans les familles des victimes.

Après autopsie, on détermine que le choc a été si violent que les trois hommes sont passés à travers le pare-brise avant en s'écorchant au passage, sont tombés dans la Chiers et se sont noyés très rapidement ; ils ont coulé très vite car la Chiers étant en crue, les corps ont été ballottés

de gauche à droite, du fond à la surface, puis les racines ont stoppé leur périple et ils sont restés là dans l'eau une bonne quinzaine de jours. Les familles ont pu récupérer leurs maris et père, faire leur deuil et les enterrer dignement et religieusement.

Plus de 500 personnes dont beaucoup d'ouvriers collègues de Longwy ainsi que la direction de l'usine sont venus pour l'enterrement des trois hommes connus dans la région. Tous étaient en costume, borsalino et lunettes de soleil comme dans le film avec Aldo Macchione. La petite église de Cons la Grandville a eu du mal pour accueillir tout ce monde. La collecte qui avait été organisée par des camarades d'usine a servi pour les enterrements, les transports des familles et pour payer le voyage du radiesthésiste polonais.

Le journaliste de l'Est Républicain a pu enfin conclure, avec brio, cette énigme en remerciant tous les intervenants et surtout le radiesthésiste polonais qui grâce à sa méthode a dénoué l'affaire assez rapidement par rapport aux pompiers et aux enquêteurs. Quelle triste aventure !

Golden Brown

The Strangers 1981

Annie Gatius

«C'est la musique qui nous fait vivre tous deux...»

Nadine passa ses petits doigts enduits de monoï dans les boucles rousses de sa chevelure.

«Et on est libre de partir demain où tu veux.»

Un trait de crayon, un peu de mascara, ne pas trop charger en maquillage. Nadine se sourit et monta le son, satisfaite.

«L'aventura, c'est la vie que je mène avec toi...»

Elle se surprit à chanter le refrain de Stone et Charden. Incroyable comme on se souvient de ces paroles cinquante ans plus tard.

Un dernier coup d'œil au miroir, un bandeau vert assorti à ses yeux pour discipliner les mèches et basta.

C'était son deuxième rendez-vous avec Serge. Malgré la trouille elle s'était décidée à s'inscrire sur *Ça va matcher.com*. Le site promettait des rencontres sérieuses et sécurisées, des partenaires

triés sur le volet et des unions en veux-tu en voilà, confirmées par des témoignages enthousiastes. Elle avait arrêté de fumer pour se payer la version premium, le must pour finir devant le maire. Ce n'était pas son intention. À cinquante-huit ans, elle en avait marre d'être seule. Dégagée de toute obligation familiale et professionnelle, elle n'en était pas moins dégagée aussi des lieux où elle traînait quand elle était plus jeune. Elle avait toujours envie de s'amuser : elle se savait plutôt pas moche et son regard pétillant pouvait accrocher celui des hommes.

Serge était le cinquième qu'elle rencontrait. Les quatre premiers n'avaient pas cassé la baraque : trop prétentieux, trop coincés, trop relous. Elle s'était sentie mal à l'aise. Bref, fiasco total : ça n'avait absolument pas matché.

La première rencontre avec Serge s'était passée de façon tout à fait naturelle : ils auraient pu être potes depuis longtemps. Un peu risqué : elle ne cherchait pas non plus un partenaire de pétanque.

C'est elle qui avait fixé le premier rendez-vous, place François Jaumes à Montpellier, devant les trompe-l'œil colorés. Elle était fébrile, mais pru-

dente, venue en voisine. Elle habitait Rue Larmartine, à deux pas, et connaissait tous les commerçants du quartier. On ne sait jamais : des fois qu'il aurait fallu s'enfuir en courant, elle était chez elle. Mais rien de tel ne s'était produit. Serge s'était montré agréable. Un pur produit du Sud : poil brun, œil noir, bronzage. Elle savait qu'il travaillait à Sète et qu'il avait 56 ans. Ils avaient en commun le goût des comédies italiennes des années 60-70. Mais ça, c'était écrit sur la fiche de présentation *Ça va matcher*.

Pour leur seconde rencontre, ils avaient rendez-vous pour déjeuner à treize heures au *Hippy Market*, un restau au bout du Quai Durand, à Sète. Chacun son territoire. Elle enclencha le contact de sa petite Clio rouge. Le soleil de mars l'aveuglait. Elle fouilla dans son sac à la recherche de lunettes noires. «Always the sun». Les Stranglers. Ce refrain des années 80 lui revint en mémoire avec un peu de nostalgie. Les belles années de fiesta rock'n'roll et le charme magnétique de Hugh Cornwell. Jet Black, le batteur était décédé en décembre et Dave Greenfield était mort du covid en 2020. Emportés par la fulgurance de la vie.

C'était comme ça. Raison de plus pour en profiter.

Le klaxon monstrueux d'un camion la fit sursauter : plongée dans ses pensées, elle venait de faire un écart sur la quatre voies.

Nadine se concentra sur la conduite jusqu'à Sète.

Elle retrouva Serge sur le quai, devant le *Hippy Market*.

Il portait un sweat-shirt Dockers de Liverpool en hommage à la grande grève qui avait fichu sur le carreau des centaines de personnes.

Le repas se passa sans chichi. Ils étaient heureux d'apprendre à se connaître et de bien manger : des seiches à la plancha pour elle et un filet de bœuf à la thaï pour lui. Avec une bouteille de viognier. Puis une deuxième bouteille de viognier.

Serge avait prévu de faire visiter à Nadine le port de commerce, où il travaillait. Au fondant au chocolat, elle savait à peu près tout sur le trafic maritime : paquebots croisiéristes, vraquiers, chimquiers, cargos, en provenance de Valencia, Cartagena, Alger, Tanger ou même de Paranagua, au Brésil. Après le café, elle con-

naissait tout de son métier, y compris son salaire, ses horaires et son départ en retraite.

— Tu vois, j'étais simple docker et maintenant je suis portiqueur. Je suis perché à quarante mètres de haut et je peux piloter le spider comme le spreader.

Il se mit à rire devant la tête de Nadine.

— Tu veux m'impressionner avec ton jargon, c'est ça ?

Elle trouvait que c'était délicieusement exotique.

— Je vais te montrer. Je n'ai pas le droit, ça peut être hyper dangereux d'aller là-bas, mais je suis chez moi, je connais tout le monde, ça devrait aller.

Nadine sourit : bien un truc de mec ça.

Il était attendrissant.

— L'avantage c'est que je ne travaille que dix-huit heures par semaine, mais attention, il faut être vigilant, concentration maximum. On souève des trucs qui pèsent des tonnes. Faut tout calculer, le moindre déséquilibre et c'est la catastrophe.

Il faisait encore jour mais le port était éclairé comme en pleine nuit. Serge prit la main de Nadine. Il lui montra les nouvelles installations

«over panamax» prêtes à recevoir toujours plus gros. Un peu partout des uniformes, douanes, police aux frontières...

Ils se baladaient au milieu des containers. Nadine se régalaient de découvrir cet autre monde. Serge lui expliquait ce qu'il y avait dans les boîtes et d'où venaient les marchandises.

Ils entendirent en même temps le grattement. Ils se tenaient tout près d'un container en provenance de Jorf Lasfar, au Maroc. Serge se mit à rire :

—Ça m'étonnerait que le phosphate s'agite.

Le grattement reprit. Ils se regardèrent.

—Je vais chercher un coupe-boulon au local. Attends-moi. C'est un open-side, il est moderne, ça ne devrait pas être trop dur.

Il revint une dizaine de minutes plus tard. Le bruit avait continué. Nadine était suspendue aux gestes de Serge. Les portes d'acier s'ouvrirent avec un grincement carcéral. Au sol, deux grands yeux noirs effarés les fixaient, deux mains ensanglantées tendues vers eux, et une peau de miel.

On a un problème !

Michel Marinchio

Paul est assis dans son canapé, il s'ennuie. Toute sa vie n'a été qu'ennui et oisiveté.

Il n'a jamais eu d'envie. Il laisse le temps, les évènements glisser sur lui.

Il a effectué le même travail, à la chaîne, à l'usine de recyclage des déchets de poissons durant 40 ans. Cela lui convenait, il n'avait pas besoin de réfléchir. Il obéissait aux ordres et son corps suivait, mémorisait les gestes, un véritable automate. Les bruits, l'odeur, les cadences de travail, il s'était habitué à tout.

Ce travail, il n'avait même pas eu à le chercher, c'est son père qui l'avait fait entrer. Par paresse, par manque de motivation ou par incapacité à décider par lui-même, il avait laissé les autres mener son existence. Il ne s'était pas posé de question,

Depuis trois mois, il est à la retraite, plus personne pour lui dicter sa vie, plus d'activités pour ponctuer ses journées.

Un grand bruit dans l'escalier de son immeuble le fait sursauter, un coup de revolver derrière sa porte. Deux individus armés et cagoulés s'engouffrent chez lui. Paul médusé regarde les dégâts sur sa porte. La panique dans les yeux, il pense aux tracas que cela va lui causer pour la faire réparer. Tous ces problèmes matériels c'étaient sa femme ou Lucie, sa fille qui les réglait.

Un des deux gars l'attrape par le col, le tient en joue, le plaque au mur.

— Bouge pas, dis rien ou j'te fume.

Paul s'exécute.

— Bon maintenant, avance jusqu'à la porte.

L'autre homme sort une caméra de son sac, filme la scène et prend son portable.

— Ça y est, on l'embarque.

Une voix féminine à l'autre bout du fil.

— Surtout, vous lui faites pas de mal.

— T'inquiète. Et il raccroche.

Il rejoint Paul et son acolyte, et filme la fuite par les garages.

— Qu'est-ce qu'il a à filmer tout le temps celui-là ?, ose demander Paul.

— Fais pas attention, il se prend pour Lelouch. Il a vu un film dans sa vie : *L'aventure c'est l'aventure* et à chaque enlèvement, il filme, pensant en faire un remake.

— J'adore ce film, dit Paul, et vous enlevez souvent des gens ?

— De temps en temps, pour rigoler.

Paul reste dubitatif, il ne comprend pas pourquoi on l'a kidnappé mais il suit sans résister.

A la sortie des box de l'immeuble, une voiture et un chauffeur les attendent.

Le conducteur est cagoulé lui aussi.

Paul observe les trois hommes, le cameraman fait tourner sa caméra autour de ses collègues puis fait un gros plan sur lui. Paul surpris, essaie de sourire puis instinctivement, tel Belmondo, arrache des mains de son ravisseur le revolver.

— Lâche ça tout de suite !

Affolé, Paul appuie sur la gâchette et l'homme s'écroule, la tête en sang.

— Putain, qu'est-ce que t'as fait ?

Paul, un peu perdu, ne sait que répondre et se surprend à dire :

— Pourquoi t'as pas filmé ?

L'autre le regarde éberlué.

— Tu viens de buter mon pote !

Il attrape son portable :

— On a un problème, ton père vient de descendre Jacques.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Paul n'en pas croit pas ses oreilles. Que vient faire sa fille dans cette histoire ?

— Passe-le-moi !

— Qu'est-ce t'as fait papa ?

— Ben rien, j'ai attrapé le pistolet et c'est parti tout seul.

— Tout ça c'était une blague, le pistolet devait pas être chargé. Qu'est-ce qu'ils ont foutu ?

Paul ne comprend rien.

— Quoi ??? Une blague ?

— Les gars dans la voiture c'est des copains de mon club de théâtre, je leur ai demandé de simuler un rapt pour te sortir de ton apathie, que tu vives quelque chose de fort au moins une fois dans ta vie.

— Et c'est pour immortaliser tout ça qu'il filme tout le temps l'autre ?

— Oui.

Paul voit sa vie défilér, c'est vrai que c'est un raté. Même sa fille qui a imaginé cette histoire le pense. Il va essayer d'être à la hauteur pour une fois.

— Écoute Annie, t'inquiète pas, je vais tout arranger.

Annie reste sans voix. Est-ce son père qui parle avec autant d'assurance ?

— Mais comment papa ? On a un copain à moi mort sur les bras.

— Il a d'la famille ton copain ?

— Non, il vit seul, il a pas d'famille.

— Parfait, dit Paul. On attend quelques jours et on ira déclarer sa disparition à la police. Nous, avec tes copains, on s'occupe de se débarrasser du corps.

— Ça va papa ?

— Oui, pourquoi ?

— T'as l'air excité, même joyeux de ce qui se passe.

— C'est pas c'qu'tu voulais ?

Et Paul raccroche.

Les deux autres n'ont aucune envie de s'impliquer dans cette aventure morbide. Ils avaient accepté cette mise en scène pour leur

amie Annie. Tout était réglé mais leur copain, gisant à côté, a tout fait foirer en oubliant de changer les balles du revolver.

— Bon, toi tu roules jusqu'au petit bois à la sortie de la ville, je t'indiquerai un petit chemin où on pourra se cacher pour s'occuper du corps.

— On s'occupe de rien, dit l'apprenti Lelouch, on va à la police point barre.

— Et tu vas dire quoi à la police, que tu m'as kidnappé, menacé avec un flingue chargé pour rigoler ?

— Euh...

— Alors vous faites ce qu'j'dis.

Les deux gars, surpris de voir la détermination de Paul, obéissent. En face d'eux, ils n'ont pas un homme mou et craintif comme leur avait décrit Annie mais un chef de gang.

— Tu tournes là, dans ce chemin, tu fais deux cents mètres et à gauche tu trouveras une cabane en bois. Tu t'arrêteras devant. C'est à un ami, il y entrepose des outils de jardin.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demande l'un des deux apprentis ravisseurs.

— Ben, c'est simple, vous allez découper le corps de votre copain en plusieurs morceaux, on

les met dans des sacs et après on va les jeter dans les différents lacs de la région, dit calmement Paul.

—Hein ?... quoi ?... il est complètement fou ! Ça va pas, on fait pas ça. Non, non, non !!!

Paul pointe le revolver.

—Alors c'est moi qui vais le faire avec vous. Il reste quatre balles dans le chargeur ça suffit pour vous deux.

—Vous allez pas faire ça ?

—Tu m'vouvoies, maintenant ? Si, j'veais l'faire, pourquoi ? Un ou trois morts, ça a pas beaucoup d'importance! Pour une fois que je vis une telle aventure grâce à ma fille chérie. Je me débarrasse des corps, j'embrasse ma fille pour la remercier et je pars à l'aventure à travers le monde. Personne ne me retrouvera.

—Vous êtes vraiment dingue.

—Bon, vous allez chercher les scies ! Faut pas trop tarder !

Au bout de deux heures, les sacs sont prêts, il y en a six.

—Bon boulot les gars, maintenant vous rangez les scies et on va faire un peu de tourisme dans

les hauts cantons pour se débarrasser de nos sacs.

Les gars se regardent, plus rien ne les surprend avec ce vieux fou.

— Direction Avène, il y a un grand barrage accessible, on pourra, à la tombée de la nuit, jeter deux sacs. Après, le lac de la Raviège, le Laouzas et on finit au Salagou. Toi, Lelouch tu filmes le trajet, quelques paysages, ça fait bien dans un film.

Les gars se regardent. Ils n'en reviennent pas, ils la retiennent Annie avec ses plans foireux.

Pendant ce temps, Annie s'affaire chez son père. La porte est réparée, elle avait tout prévu, un copain bricoleur est intervenu dans la journée, le rapt, le voyage surprise sur les lieux de tournage de « l'aventure c'est l'aventure ». Elle devait les attendre à l'aéroport pour donner les billets d'avion et les réservations pour l'hébergement. Qu'est-ce qu'il avait foutu Jacques? Elle lui avait pourtant donné des balles à blanc. Elle prépare quand même la valise pour son père.

La nuit s'achève, les trois compères ont achevé de se débarrasser des sacs.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?, demande timidement Lelouch.

— Toi, tu arrêtes la voiture dès qu'tu vois un endroit calme.

Au bout de quelques kilomètres, entre deux villages, une allée forestière déserte se présente.

Le chauffeur se gare.

— Tu restes dans la voiture, dit Paul au chauffeur. Toi, Lelouch, tu reprends ta caméra et tu me filmes quand j'te le dis. Et, ils s'enfoncent dans le sous-bois.

— Là, c'est bien. Vas-y Lelouch, filme.

Paul se plante devant la caméra :

— Merci Annie pour cette aventure que tu viens de me faire vivre. Je sais que je n'ai pas été un père très présent et actif. Tu as sacrifié beaucoup de ton temps pour moi depuis que ta mère est partie, j'en suis conscient. Pardonne-moi. Tu vas pouvoir ne penser qu'à toi maintenant.

Paul pointe le revolver sur sa tempe et appuie sur la gâchette.

Le surnommé Lelouch lâche la caméra.

— Putain ...

Une deuxième détonation.

— Et merde...

Derrière Paul, le chauffeur attiré par les détonations arrive en courant.

— Paul se retourne et crie au chauffeur en le pointant avec le revolver :

— Votre copain, il a pas eu d'bol, il a oublié de changer une balle du barillet, regarde. Il pointe le pistolet sur sa tempe et appuie sur la gâchette.

— T'as vu ? Rien... Puis il vise le chauffeur pour vider le chargeur de sa dernière balle...

Sous les yeux médusés de Paul, le chauffeur s'écroule, une auréole de sang apparaît juste au niveau du cœur.

Lelouch après un moment de stupéfaction, prend son portable.

— Alors ça y est, vous avez fini ? J'vous attends à l'aéroport ?

— Oui, on a fini mais on a un problème.

Un bout de papier

Lionel Berthoux

Quand Ettore ouvrit la fenêtre ce matin-là, il savait que sa vie et celle de sa famille seraient à jamais différentes. À vrai dire, il avait à peine dormi, quelques heures tout au plus. Il revint s'asseoir sur son lit et glissa la main sous son oreiller, juste pour vérifier la présence du billet. Comme il l'avait fait dix fois depuis la veille au soir. « Je suis ridicule », se dit-il. Après tout, personne n'était entré dans la chambre que lui et Stella partageaient. Qu'aurait-il bien pu arriver au précieux papier ? Mais c'était plus fort que lui.

Quelques jours plus tôt, en revenant de la carrière de granite, mains noircies, cheveux bouclés collés au crâne après avoir porté un casque de protection toute la journée, Ettore avait acheté un billet de loto en même temps que son paquet de cigarettes habituel. Pour la première fois de sa vie. Aucune raison particulière. Une petite envie d'aventure, peut-être ! Il savait seulement

qu'il lui fallait choisir 6 numéros sur la grille, alors il avait tout simplement noirci les 6 premiers. Un seul tirage, aucune des options auxquelles il ne comprenait rien de toutes façons. Fannie, l'employée de longue date qui s'occupait de la caisse, avait froncé les sourcils et commenté avec bienveillance :

— 1-2-3-4-5-6 ? Vous êtes un original, Ettore !, en lui rendant le reçu. Conservez ça TRÈS précieusement, c'est peut-être la clé vers une vie de pacha !, avait-elle ajouté dans un rire évidemment sarcastique.

Il avait fixé le billet de loto sur le frigo à l'aide d'un aimant qui montrait le lac Léman. Un souvenir de leur séjour en Suisse il y a quelques années – le voyage le plus lointain qu'ils aient jamais fait.

La veille, ils avaient célébré le 60^{ème} anniversaire du cousin Ivano. Comme l'appartement de celui-ci était tout petit, Ettore avait offert qu'on le célèbre chez lui. On avait placé trois tables bout-à-bout pour pouvoir asseoir tout le monde, sur des chaises de plusieurs sortes. Toute la sma-la était présente, ceux qui ne vivaient pas trop loin en tous cas. En plus d'Ivano, qui était tou-

jours resté célibataire et passait ses soirées à regarder les matchs de Série A, il y avait la cousine Roberta et son rire gras qui faisait presque trembler les verres, tante Renata, qui rouspétait contre les médecins de l'Hôpital de Nice qui avaient, selon elle, saccagé l'installation de sa hanche artificielle, et bien sûr, grand-maman Vittoria, que Stella était allée chercher à la maison de retraite dans l'après-midi et qui, elle, ne disait plus rien et qu'il fallait nourrir à la cuillère. Et des époux et épouses et enfants et petits-enfants : une bonne vingtaine de personnes dans l'appartement qu'Ettore et Stella occupaient depuis si longtemps, n'ayant jamais réussi à économiser suffisamment pour quitter cette cité HLM. Stella avait préparé du risotto et des moules à la napolitaine, en hommage à la région d'origine de la famille, dans laquelle une partie d'entre eux n'avaient jamais mis les pieds. En bruit de fond, la télé, qui était toujours allumée de toute façon, mais dont le son était couvert par les discussions animées. Plus tard, en soirée, après qu'on ait consommé quelques bouteilles de Chianti, les plus vieux se mettraient peut-être à parler en italien.

Et puis, Michel s'était s'exclamé :

— Papa, regarde ! C'est le tirage de ton loto !

Tout le monde avait rigolé. Stella en avait rajouté :

— Je crois que mon mari devient gâteux ! Non seulement il se met à jouer, mais regardez les numéros qu'il a choisis !.

Et Florence, sa fille, d'attraper le billet sur le frigo et de le faire circuler. On se bidonna :

— Oh, mon cousin ! As-tu respiré trop de poussière au boulot ?

— Pourquoi tu ne joues pas les dates d'anniversaire de tes enfants, tu les as oubliées ?

Deux minutes plus tard, tout le monde se l'était bouclée. C'est que pour la première fois de toute l'histoire de *la Française des Jeux*, les six numéros gagnants étaient 1, 2, 3, 4, 5 et 6. La jolie voix féminine qui annonçait les tirages déclara qu'il n'y aurait qu'un seul gagnant, et que celui-ci empocherait la somme de 4,5 millions d'Euros.

Jamais la famille n'avait été si silencieuse, non, pas même lorsqu'ils s'étaient réunis pour les funérailles du cousin Giacomo, tué par un chauffard en promenant son chien. Dans les yeux des uns et des autres, il y eut soudainement cette

petite flamme de convoitise, de calcul. Avant même qu'ils n'aient dit un mot, leurs regards étaient explicites.

C'est Stella qui mit fin à la stupeur générale :

— Bon, des millions, on en parlera plus tard !

Chi vuole un buon caffè dal nostro paese ?

Tout le monde a dit oui au bon café du vieux pays, mais personne n'a été capable de penser à autre chose qu'au nouveau statut d'Ettore. Ivano lança

— Oh, Ettore, au moins vas-tu tous nous inviter au meilleur resto de la ville pour fêter ça comme il se doit ?

La tension retomba, Ettore promit :

— Oui, absolument, tout le monde sera invité... sauf toi !

On avait ri, on s'était détendu, mais Ettore voyait les adolescents de la famille taper furieusement sur leurs téléphones, et réalisa avec inquiétude les implications de devenir millionnaire à l'ère des réseaux sociaux.

L'odeur des moules gratinées flottait encore dans l'appartement, le lendemain matin, et après avoir embrassé Stella, qui voulait dormir un peu plus, Ettore se dirigea vers la cuisine pour se

faire un café. Dans un peu plus d'une heure, les bureaux de *la Française des jeux* allaient ouvrir et il pourrait leur téléphoner pour s'enquérir de la suite des choses. En attendant, il entreprit de terminer de laver la vaisselle de la veille. Il fut vite interrompu par la sonnerie du téléphone.

« Bon, lequel de mes cousins a besoin que je lui prête de l'argent ? », se dit-il en s'essuyant les mains, mais non, c'était Florence, qui avait passé la nuit chez son petit ami, et dont la voix paniquée le mit instantanément sur ses gardes.

Et c'est à ce moment que les choses s'accélé-rèrent brutalement et qu'il sentit presque physiquement le contrôle lui échapper. Lorsque dans les années suivantes, disposant à présent de tout son temps pour la réflexion, il se remémorerait les événements de cette matinée, c'est cette sensation d'être soudain entraîné dans un ouragan qui lui reviendrait avec le plus de netteté.

Michel était séquestré par des petits voyous du quartier, des jeunes qu'il connaissait bien et avec qui il traînait dans les rues depuis des années. Il avait contracté des dettes de drogue, apparemment. Florence n'en savait pas plus, mais elle

put lui fournir un numéro de téléphone et un prénom, « Lucas ».

La suite ne fut qu'une série de décisions et d'actions qui s'enchaînèrent frénétiquement. Vérifier que Stella dormait encore. Sortir la batte de baseball du fond du placard. Vieux pantalon de chasse, casquette, lunettes de soleil. Couteau suisse dans une poche. Marteau dans une autre. Le billet de loto, au cas où. Sortir sans bruit. Se rendre à l'auto sans croiser de voisins. Conduire jusqu'à un terrain désert. Appeler le numéro (pas de réponse). Tenter de maîtriser son stress. La gorge, sèche, tellement sèche. Rappeler. Lucas répondit, enfin. Écouter attentivement. Refuser le rendez-vous proposé au parking du centre commercial. Proposer un lieu plus discret. Soupeser la possibilité d'appeler Stella, d'appeler la police. Décider que non, et non. Rappeler Florence, lui demander de garder le silence.

Lucas affirmait que Michel leur devait beaucoup d'argent. Il exigeait qu'Ettore lui remette le billet de loto gagnant, et dès l'argent empoché il ne garderait qu'un million, et restituerait le reste à Ettore, « promis ». N'importe quoi. Dire que ces

petits mecs étaient les meilleurs amis de son fils. C'est ce qui le mettait le plus en colère.

Lorsqu'il arriva au rendez-vous, à l'arrière de la centrale électrique, près du ruisseau, l'autre auto était déjà là. Michel à l'arrière, les yeux rougis, à côté d'un jeune de son âge qui tenait un couteau contre son cou. Ettore se souvenait l'avoir déjà vu. Le conducteur, Lucas probablement, qui semblait plus vieux que l'autre, sortit de l'auto. Un sourire supérieur et moqueur qui fit bouillir Ettore. Celui-ci sortit à son tour. Batte de baseball en main. Le sourire disparut instantanément du visage de Lucas, qui se mit à crier des menaces, mais Ettore n'écoutait plus rien. Il se dirigea droit sur sa cible, batte en main, sans le quitter du regard. Lucas sortit précipitamment un couteau de sa poche, mais rien ne put empêcher Ettore de lui asséner un énorme coup sur l'épaule, qui le fit immédiatement tomber à terre en hurlant. Il frappa plusieurs fois encore, s'acharnant sur le crâne du jeune homme jusqu'à ce qu'il soit visiblement défoncé. Puis il se dirigea vers l'autre qui, paralysé par la peur, n'eut pas le réflexe de verrouiller la porte de l'auto. Il l'arracha au véhicule, et le garçon tomba à terre

sur les feuilles mortes et plaça ses bras devant son visage dans une dérisoire tentative de survie. Ettore se mit debout au-dessus de lui et leva la batte de baseball haut dans l'air.

Lorsque tout fut terminé, Ettore repartit avec Michel, qui ne semblait pas avoir encore pleinement réalisé ce qui venait de se passer. En chemin, il jeta la batte dans la rivière. Veste et casquette, dans une benne à ordures. Une fois chez lui il s'assurerait de bien se débarrasser du reste des vêtements.

— Surtout pas un mot à ta mère ni à personne d'autre !, dit-il à Michel.

Mais il savait qu'il ne serait pas difficile à la police de remonter jusqu'à lui. C'était évident : ils devraient tous quitter la France. Peut-être pour l'Amérique du Sud ? Heureusement, il avait maintenant les moyens de déménager sa famille n'importe où. Il fit un arrêt au bureau de tabac. Fannie était derrière la caisse. Il lui acheta deux bouteilles d'eau, en vida une d'un trait. Elle lui lança en riant :

— Oh, Ettore, un autre billet de loto ?

— Plus besoin pour moi, répondit-il, tu n'as pas entendu la nouvelle ? J'ai touché le gros lot !

Fannie fronça les sourcils. Ce que lui disait Ettore n'avait pas de sens.

— As-tu ton billet avec toi ?

Ettore le sortit de sa poche, soudainement inquiet.

Fannie examina le billet, porta sa main devant sa bouche.

— Ettore... tu as acheté ton billet mercredi, et tu m'as demandé un seul tirage, tu te souviens ? Ton billet ne comptait que pour le tirage de mercredi...

À l'auto, Ettore trouva son fils agrippé à la porte à moitié ouverte, en train de vomir dans le caniveau. Il lui tendit l'autre bouteille d'eau.

— Et maintenant, il se passe quoi ?, demanda Michel en essuyant sa bouche de la manche.

Ettore s'assit sur son siège sans démarrer le moteur. Il n'avait pas de bonne réponse à offrir à son fils. Il fit une boulette de son billet de loto, la jeta par la fenêtre. Le vent la poussa jusqu'à une bouche d'égout où elle disparut.

Les majorettes de Wattrelos

Denis Toulemonde

La pluie de la nuit étreint sans cesse les rues de la cité. Marcella arrête son pas de soldat face à la vitrine d'*Uni vers Vous*, l'agence de voyages et de rencontres de Wattrelos. Une plage de cocotiers, le sable fin et le ciel sans sanglot, elle ne rêve de rien de plus. La nuit lovée dans les bras d'un Apollon sans pantalons, elle l'a déjà tentée après une soirée au *California Dream*. Le Lundi il a fallu se rendre à l'évidence que l'atterrissage après le Get 27 laisse patraque sur le tarmac.

L'amour est un bouquet de violettes avec ou sans voilettes se répétait-elle au guidon de son cyclomoteur sur le parcours quotidien du meublé à l'usine. Bridé à 35 kilomètres à l'heure son fidèle 101 Peugeot lui permettrait de découvrir les 101 départements français sous réserve d'arriver dans le Pas de Calais. Marcella, silhouette élancée, chevelure noire, visage de Madone laborieuse, long ciré noir à col relevé, démarche d'une aigrette de pompes funèbres tra-

vaille en binôme avec Magdalena et. ça turbine sans cesse à l'usine.

Magdalena est plus courte sur pattes, son visage rond et son nez cornélien, son pull en V moulant une anatomie généreuse ont les atouts d'une belle couverture de vinyle mais Magdalena n'a gravé sur la table de son métier que le prénom de son amoureux platonique. Elle est le symbole de l'action énergique couplée à Marcella, le tranchant de la lame, le pendant du manche et non de la Manche qui borde amoureusement la côte sauvage du Nord entre les aciéries et les raffineries, les deux mamelles hélas flétries de l'industrie.

Gertruda et Silvera complètent l'équipe dans l'atelier et alternent les quarts de nuit et de jour. Rester soudées coûte que coûte telle est leur devise. Il n'y a pas qu'Edouard, le fils à papa, qui pourrait rouler en limousine dans son complet en tweed, toujours bien gominé et parfumé de la tête aux pieds. Elles partiraient bien aussi en clientèle sur le globe : cigarettes blondes ou filles brunes sans filtre, voyage en Caravelle ou train mistral, compte en banque garni, mains blanches et sourire Signal ou Email Diamant.

Quand on passe chaque jour devant la devanture d'*Uni vers Vous* on a un moment envie d'autre chose que d'un week-end à Zuydcoote ou d'une glace sur la côte belge. Silvera, championne en calcul mental convertit automatiquement les francs belges en francs français. Gertruda vient d'obtenir son permis de conduire moins cabossé que sa Citroën 2cv. Ce véhicule conduit le quatuor jusqu'à la prochaine panne de sens le Samedi soir. Mais il faudrait bien que ça cesse ! Soit on se trouve chacune un Edouard, un Charles, un Pierre-Marie, une Augustine ou Augustin déclare la doyenne après sa troisième Suze sur le zinc de la mélancolie, soit on unit nos destins en vidant nos verres et serrant nos mains et après des Picon bière, les volutes de tabac, le juke-box, le flipper et les zazous au baby qui sentent les cachous, cela devient Unissons nos fesses et lâchons nos freins !

Le ciel de la nuit ne montrait pas que la Grande Ourse, Marcella, Magdalena, Gertruda et Silvera en étaient les points cardinaux, les azimuts du voyage, voiles et bras tendus vers l'appel du large, la boussole et le sextant, la carte marine et

les courants plus sensuels qu'un slow quand les shadows n'entendent plus siffler le train.

Le choix de l'aventure en somme. Est-ce le chemin qui fait le voyage ou le voyage qui fait le chemin ? Pour l'instant c'était la Micheline qui décidait du paysage car nos naïades tombées en rade s'étaient assises sur la banquette de moleskine du compartiment fumeur pour ressembler à Maryline. Elles n'étaient pas encore sorties du département, Micheline ne filait pas à 100 à l'heure dans les Flandres maritimes. Si elles avaient pu se payer un 102 Peugeot qui pointait à 50 à l'heure, elles auraient atteint le Pas de Calais avant même la 2cv asthmatique. Mais tout s'y opposait : la grisaille, le destin et le pétrin. Département du mort, c'était ce que lui répèterait peut-être la gardienne de la maison d'arrêt de Loos où elles craignaient de se retrouver. Elles n'avaient pourtant rien fait de mal à ce mâle en rut gavé de babeluttés. Elles voulaient juste se protéger et être respectées. En poussant la porte de l'agence *Uni vers Vous* de Leffrinckoucke, elles pensaient partir vers les Baléares ou trouver l'âme sœur. L'aventure partait déjà en sucette quand elles réalisèrent que le gérant Ma-

turin Latrique n'était qu'un pachyderme échoué sur un fauteuil de ministre occupé à mater les pin-up sur papier glacé du calendrier. Il se dénouait la cravate et fumait comme un haut fourneau.

—Faut dire que les métallos ne marchent pas à l'eau, répétait-il en déshabillant du regard nos amies de haut en bas.

L'aventure c'était tout d'abord réussir à sortir sans se faire palper les fesses dans l'entrebâillement de la porte car le verrat, gros quintal bien pesé et court sur pattes, promenait son groin là où il ne fallait point.

A la première tentative, Marcella déplia son mètre 87 centimètres en un temps record jamais égalé sur les stades du Nord ou celui du L.O.S.C. Magdalena, toute en muscles bandés en permanence lui asséna le coup dans l'estomac, le porc évacua son potjevleesch. Et pourtant les majorettes détestent le gaspillage et trop astiquer le carrelage. Gertruda et Silvera lui portèrent le coup ultime : la bouteille de whisky, presse papier de Maturin, avait la résistance des matériaux d'un rouleau à pâtisserie et avec l'inertie que Gertruda lui ajouta, Latrique était

dans un bien plus piteux état qu'Isaac Newton. Cette technique était un classique que leurs cerveaux avaient appris au collège et mises en pratique les soirs d'échauffourée au *California Dream* ou au *Diamond Romance*. De la besogne de professionnelle, rien ne remplace l'expérience. « La transmission généreuse du savoir portera un jour les fruits de l'amour. », leur répétait sœur Marie-Louise.

Latrique était bel et bien stone forever, signe du destin ?

De *L'aventura*, elles connaissaient tous les couplets pour avoir créé la chorégraphie en tant que majorettes sélectionnées au concours départemental. C'est avec leur prix qu'elles s'étaient offert le Peugeot 101, le permis de conduire et les cours de judo ou de lutte gréco romaine.

Leur rêve de franchir ensemble la frontière départementale devait se réaliser le week-end prochain pour un défilé à Noeux les Mines, répétaient-elles en chœur à l'inspecteur de police de Leffrinckoucke. Il comprenait leurs réactions spontanées d'autant que Maturin Latrique n'en était pas à son coup d'essai. Paraît qu'il était connu pour naviguer en eaux troubles : il éclu-

sait entre le Nord, la Belgique et les Pays Bas du chocolat belge, des bulbes de tulipes et des crevettes de Hollande, du tabac et des douceurs en tout genre...

Tout en se lissant la moustache, l'inspecteur leur avoua que lui aussi avait commencé dans la vie avec sa bite et son couteau. Faut pas pousser Mémé dans les orties, il n'y a pas de fumée sans feu, *Uni vers vous* est une devanture, le fonds de commerce est ailleurs. Latrique était définitivement rayé du réseau, l'inspecteur ne pouvait point féliciter nos bobineuses mais elles avaient abattu du bon boulot. Le préfet se devait de le reconnaître.

La lumière déclinait sur la plaine flamande ses camaïeux de terre sienne et la tête inclinée de Magdalena vers le lointain fit frémir le bouc de l'inspecteur de Leffrinckoucke. Destin de l'aventure ? Silvera était toute en émoi. L'amour était-il caché dans le pré ou dans le champ de lin adjacent au commissariat ? Quand y en a pour lin, y en a pour l'autre Elle calculait déjà le périmètre de la cellule infiniment petit comparé à la distance de la lumière. Sœur Marie-Louise le savait, la copie de mathématiques du brevet

d'études du premier cycle de cette élève était déjà digne des palmes académiques départementales. Marcella sanglotait, elle avait tant rêvé de défiler avec son twirling bâton dans les rues de Noeux les Mines. Les terrils sont les prémices de l'Everest ou de l'Annapurna.

L'inspecteur trempa sa gaufre fourrée à la cassonade dans sa tasse de chicorée et proposa aux dames de Wattrelos d'en faire autant. L'heure du goûter on ne peut y déroger, ça devrait être écrit en rouge dans le code civil ! Idesbald Uxem, notre inspecteur divisionnaire rassemblait plus que ces zigomars d'*Uni ver vous* et avait un savoir vivre indéniable. Gertruda s'en empourpra comme un géranium dans son bac Riviera.

L'orage menaçait, le ciel se noircit tout assorti aux costumes des croque-morts d'astreinte partis embaumer Maturin Latrique. Allait-il enfin sentir bon ?

— L'aventure a le parfum irrésistible de la liberté non conditionnelle !, clama Idesbald en tirant un trait rouge en travers du dossier. Et il poursuivit :

— Mesdames, veuillez monter dans la Peugeot 404 break de service, avec le gyrophare on arri-

vera bien à temps à Noeux les Mines, il y a des priorités qu'on ne peut refuser.

Idesbald vissa sa casquette de pêcheur de sprats et actionna le démarreur.

—L'aventure c'est l'aventure...

Désarmez les cerveaux

Patrick Muller

Serrant le poing droit, les yeux fermés, il inspira lentement par le nez. D'abord gonfler le ventre, puis la cage thoracique. Compter jusqu'à trois, respiration bloquée, puis expirer toujours lentement en desserrant le poing jusqu'à avoir fait le vide complet. Il recommença deux fois, rouvrit les yeux puis poussa la porte, monta les escaliers, vira à droite, traversa tout le couloir en saluant sans y prêter attention quelques collègues et pénétra dans son bureau.

La première épreuve du jour était passée. La même, cinq jours par semaine, quarante-sept semaines par an, depuis vingt-trois ans.

Quelques milliers de répétitions au compteur, pourtant c'était chaque fois plus difficile.

Une fois installé à son poste de travail, les automatismes prenaient le contrôle et c'était plus facile pendant quelque temps. Tableaux, colonnes, chiffres, annotations, formules, copiés-collés... Environ deux heures comme ça, sans

lever les yeux de l'écran, le cerveau en pilote automatique, ce qui était foutrement reposant.

Jusqu'à ce que lignes et colonnes commencent à se courber, les cellules à osciller, les chiffres à devenir flous. Il était temps de lever le nez de l'écran et aussitôt cette saloperie de cerveau qui se reconnectait, les pensées qui affluaient de nouveau. Il se massa les tempes des deux pouces, commença à anticiper. L'erreur.

Dans une demi-heure, il avait rendez-vous avec sa responsable administrative et financière. Il présenterait machinalement quelques synthèses et rapports similaires à ceux de la semaine précédente, elle le remercierait tout aussi machinalement avant de lui adresser quelques remontrances puisées dans un panel restreint - quant à son attitude renfermée ou son manque de motivation probablement - puis de terminer par des encouragements en l'assurant que son travail, toujours irréprochable, n'était pas en cause.

Après, il s'enfermerait dans son bureau pour avaler un taboulé en barquette, boirait un café et se remettrait à ses tâches habituelles. L'horreur.

Rien de tout cela n'était horrible, pas même le cumul de tout cela, le poste était même plutôt

sympa. L'horreur c'était la sempiternelle répétition du rituel, son inanité, sa prévisibilité... La routine professionnelle lui avait toujours pesé. Non qu'il aurait préféré un de ces métiers pleins d'imprévus et de rebondissements, le seul fait d'aller travailler lui pesait. Régler l'entièreté de sa vie en fonction des desiderata flous d'un employeur abstrait. Il ne voyait aucun sens à son travail et n'avait pas envie d'en trouver. Pendant des années, il avait su pourquoi il s'y pliait, il avait des raisons concrètes de répéter inlassablement les mêmes journées. Pas le salaire, non. Rien de plus abstrait qu'un salaire qu'on ne percevait même pas matériellement. Juste des chiffres sur l'application mobile de sa banque, des *plus* inmanquablement suivis de *moins*. La motivation ce n'était pas le salaire, mais ce qu'il permettait. Les dîners en amoureux, les vacances en famille, l'éducation et la nouvelle paire de sneakers du fiston chéri... Tout ça, c'était concret, ça justifiait le cérémonial stupide de la vie professionnelle.

Puis les choses avaient changé. Le fils adoré avait quitté le nid, trouvé son propre gagne-pain et construit sa vie sans plus dépendre de papa et

son travail. Dans la foulée, la maman était partie aussi, se refaire une autre vie. Le travail restait, mais sans raison d'être. Il travaillait le jour en attendant la débauche du soir, bossait la semaine en attendant le week-end. Il gagnait âprement le droit à ses cinq semaines de congés dont il ne faisait ni plus ni moins que ce qu'il aurait fait des quarante-sept autres s'il ne les avait pas passées au boulot. Il avait continué malgré l'évidente vanité du quotidien. Pourquoi, il ne le savait pas, ou préférait ne pas le savoir. Ne pas s'avouer qu'il ne savait pas quoi faire d'autre, que c'était plus facile de faire les choses « parce que c'est comme ça » que de devoir prendre des décisions, faire des choix, payer le tribut d'une liberté dont il se prétendait pourtant injustement privé.

À vingt-cinq ans, il avait commencé en se disant que ça ne durerait pas, qu'il n'était pas de ce bois-là et qu'il changerait de vie. À trente piges, il restait convaincu de ne pas être rentré dans le moule, d'agir en stratège pour mieux rebondir. À quarante balais, il avait réussi à se persuader qu'il était plus intelligent et courageux de patienter, que le gamin grandissait et qu'ensuite il

serait temps de tout envoyer paître. Maintenant, il approchait la cinquantaine, il ne parvenait plus à croire ses propres balivernes et se résignait à admettre que si sa vie était aussi con, c'est parce qu'il était con. Et lâche. Trop lâche pour en changer.

Perdu dans ces pensées de plus en plus récurrentes, il frappa du poing sur le bureau en mélaminé. Le bruit le fit sursauter comme s'il se réveillait. Il se leva, tenta de déglutir malgré sa bouche pâteuse, la pièce tourna un peu. L'effet du gin de la veille ou du Tercian du matin, sûrement un peu des deux. Ça aussi c'était la routine maintenant.

Nouvelle consultation de son portable, il ne lui restait qu'un quart d'heure. Le temps de boire un verre d'eau, d'en profiter pour gober le Laroxyl du milieu de matinée puis de descendre fumer une cigarette. Pour ce faire, il devait traverser l'accueil qui était bien vide en dehors de Louison derrière sa caisse. Les clients n'étaient jamais nombreux les matins de début de semaine. Louison, il l'aimait bien. C'était la seule pour qui il détournait son chemin, prenait la peine de tourner son cerveau vers l'en-dehors pour aller

la saluer, voire pour soutenir deux minutes de conversation badine. Elle lui demanda s'il pouvait garder la caisse le temps qu'elle passe aux toilettes. « Je vais faire deux fois 3,14, j'en aurai pour moins de six minutes vingt-huit. ». Encore une scène maintes fois répétée, mais qui ne lui pesait pas. Au contraire, pendant ce temps il ne serait pas à la place où il devait être (Louison n'était pas censée confier sa caisse à quelqu'un qui n'était pas régisseur de recette et n'était pas assuré en conséquence) et, s'il ne faisait rien, il le ferait utilement. Il rendait service, il savait que Louison en profiterait pour envoyer un message vocal à son mec, s'approprier un fragment de temps arraché à la vie professionnelle, réfugiée dans les toilettes qui étaient comme une ambassade de la liberté au cœur de la république du travail.

Quand elle eut disparu dans le couloir du personnel, il occupa ses doigts en redressant un cadre photo qui se prenait pour la tour de Pise, en ramassant un prospectus échoué à terre, en ajustant le col de sa chemise, en ouvrant le tiroir-caisse d'une poussée de l'index...

Soudain, le soleil l'éblouit. Il cligna des yeux, secoua la tête pour s'assurer que la réalité était bien celle du moment. Il se revit plonger la main dans la caisse et enfouir les quelques billets dans la poche de son blazer puis sortir d'un pas toujours égal. Ce n'était que maintenant qu'il prenait conscience de son acte et que le rythme de son cœur s'élevait crescendo. Il ressentit alors une poussée d'énergie qui lui était devenue inconnue et se mit à courir jusqu'au parking. Il accélérât à chaque foulée et à chaque accélération se produisait ce que tous les exercices respiratoires, les anxiolytiques et l'alcool peinaient à ne serait-ce qu'ébaucher : son ventre se dénouait, ses membres perdaient leur rigidité, l'apesanteur se réduisait, permettant à ses épaules de se redresser, à sa nuque de ne plus ployer, jamais.

Installé au volant, il était au bord du fou rire, ce qui ne l'aidait pas à retrouver son souffle, mais il s'en foutait. Il démarra et prit des rues au hasard. Il s'était arrêté au bord d'une nationale quelconque. Il s'alluma enfin la clope qu'il n'avait toujours pas fumée et sortit les quelques billets de sa poche. Ça ne faisait pas lourd le fond de

caisse d'un petit musée provincial un mardi matin. Pas de quoi acheter grand-chose. Il compta, réfléchit quelques instants en regardant autour de lui.

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous », écrivait Éluard. Il était sur la route qui mène à la côte. Il avait de quoi faire le plein de la bagnole et s'offrir un plateau de fruit de mer avec vue sur l'océan, peut-être même un digeo. Et après... Après, il ne savait pas ce qu'il ferait. Enfin, ça lui arrivait ! Il ne savait pas ce qu'il ferait le soir même, ni le lendemain ! Tout ce qu'il savait, c'est que par son acte, il ne pourrait reprendre son train-train quotidien, il serait obligé de tirer un trait sur une vie de lâcheté. Ça ne faisait pas lourd le fond de caisse d'un petit musée provincial un mardi matin. Ça faisait même très léger, la légèreté de la liberté. Il n'y avait pas de quoi s'acheter grand-chose, mais par ce vol impensé il s'était offert la seule chose qui ne pouvait pas s'acheter, l'aventure, la seule vie vraie, la dérive.

Un tour de trop dans le passé

Nicole Jammes

Par deux fois cette semaine le passé est venu me faire du pied. Deux incursions dans mon présent tranquille.

La première fois en voyant des enfants jouer à «ballon prisonnier» sur la pelouse du parc. On ne joue plus à ce jeu de nos jours ; je n'ai plus vu d'équipées guerrières autour de ce jeu de ballon depuis mon enfance. J'aimais follement ces batailles rangées pleines de courses folles pour éviter le ballon menaçant. J'étais très adroite pour fuir et esquiver. Marceau et moi terminions toujours les derniers. Lui évidemment le tout dernier. Ses bonds, ses démarrages fulgurants, sa façon de grimper très haut sur les murs latéraux de la cour nous laissaient pantois.

J'admirais sa toison rousse ; D'autres l'appelaient le singe ou le rouquin. Je ne voyais que la grâce qu'il avait à se mouvoir, sa supériorité manifeste. J'étais fière d'être dans son camp. Ses regards coulés lorsque j'étais prise pour

cible me galvanisaient et me poussaient à l'excellence.

Le deuxième rappel du passé, le message whatsapp d'hier d'une certaine Jeannie, collègue des Cistes justement, m'annonçant une prochaine rencontre. Je n'aime pas ça. J'ai tiré un trait sur le passé.

Comment a-t-elle pu avoir mon téléphone ?

Bon, de toute façon elle a vu l'accusé de réception. Elle sait que son information est passée. Reste à voir ce que moi je vais en faire...

Bref, ces deux fois, l'air est devenu soudainement plus épais, mes narines trop étroites et mes poumons trop feignants. J'ai dû me rappeler mes protocoles de respiration en même temps que je me forçais au calme.

Là aussi ça m'a ramenée très loin dans le passé, quand j'ai commencé mes crises en mai ou juin, l'année de ma 5^{ème} que j'ai d'ailleurs failli redoubler. Nous avons déménagé dès l'été vers une ville plus adaptée à mon asthme.

Autre temps autre lieu. Ce problème est normalement résolu, loin derrière. Mais comme annoncé par le message de cette Jeannie, il va bel

et bien y avoir une troisième incursion du passé... autant m'y préparer, me muscler le mental. Décidément cette époque m'est carrément indigeste. La psychologue avait pourtant bien cherché de ce côté-là mais je n'ai pas pu l'aider.

Refus de grandir ? Allergie à l'adolescence, en quelque sorte ? Ce n'est plus un problème aujourd'hui.

Je n'ai pas rouvert le carton des photos depuis mon départ. Je l'ai exhumé des profondeurs du débarras, ôté la poussière puis j'ai ressorti un à un les clichés de cette période. Sans surprise, ils trônaient sur le dessus puisque tout était resté en l'état depuis la 5^{ème} justement. J'ai étalé ces souvenirs sur le guéridon du salon.

Bien sûr il y a les photos de classe de 6^{ème} et 5^{ème} où nous figurons tous. Puis des moments familiaux partagés avec quelques copines, une communion, des kermesses, des groupes sportifs aussi.

Mal à l'aise je fouille parmi les visages, je resitue, mets un nom, je me souviens assez bien. Je vois Marceau et sa tignasse de flammes. C'est en 6^{ème}. Je suis à ses côtés, comme d'hab. Je me découvre souriant à pleines dents et réalise à ce

moment que je n'étais pas très jolie, le cheveu rebelle, la tenue dégingandée. A côté de moi des filles coquettes. Un peu plus loin, Jeannie avec sa coupe au carré et sa petite robe élégante faite d'après catalogue par sa mère.

Peut-être était-ce de me voir dans le regard de Marceau qui me faisait me sentir presque belle ? Je ne m'étais jamais posé cette question.

Sur la photo des 5^{èmes}, à peu près les mêmes élèves, dans un autre ordre. Marceau qui a grandi est en bout de ligne. Je suis un rang devant lui. Je ne souris pas.

A côté de Marceau, une blonde. La nouvelle.

Coup de poing dans le plexus. Ma poitrine siffle, je peine d'un coup à respirer... Je cours à la salle de bains pour m'envoyer deux inhalations de spray. Tout rentre assez vite dans l'ordre.

La nuit est perturbée. Trop chaud, jambes sans repos. J'allume, je lis. Mes pensées foisonnent et interrompent le fil du roman. Que me veut Jeannie ? Pourquoi sort elle de mon passé ?

Je me rends compte que ma vie bien réglée depuis si longtemps se trouve chahutée par un message simple comme un bonjour.

Est-ce que je me permets, moi, d'aller enquiquiner les autres ? Je finis par lâcher l'affaire au bout de deux chapitres qu'il me faudra relire demain, je m'endors.

Le matin me trouve un peu chiffonnée. Il est très tôt. Heureusement c'est le week-end. En allant vers la cuisine, je passe près du guéridon. La photo de classe des 5^{èmes} est restée sur la pile. Je ralentis malgré moi et vois l'objet de mon tourment du coin de l'œil, un éclat blond près du grand escogriffe roux.

Manque d'air. Je vais direct à la salle de bains et fais mes inspirations comme un mantra, penchée au-dessus du lavabo que je tiens à pleins bras. C'est bon. Je respire. Je cueille le spray et le jette en passant dans mon sac à main.

Après un footing pour me détendre, passage chez mon coiffeur à mendier un brushing, vite fait. Décidément, je veux mettre tous les atouts de mon côté.

Je fais même un crochet par ma petite boutique voir si la vendeuse n'aurait pas un chemisier moderne, tendance...

— Jeune ?, m'a-t-elle lancé.

Détachée, j'ai répondu :

— Montrez-moi !

Je suis rentrée avec deux atouts charmes dans un grand sac que j'ai eu à peine le temps de poser quand le téléphone a sonné. J'ai compté jusqu'à trois, avant de répondre posément mais le ton assez enjoué.

Bien sûr c'est Jeannie. J'ai entré ses coordonnées alors elles s'affichent.

— Bonjour Lucie ! me lance-t-elle.

Et tout de go elle enchaîne :

— Je ne t'ai rien dévoilé avant d'avoir toutes les infos. Alors voilà, cet après-midi, quelques anciens font un pot de retrouvailles. Je peux passer te prendre vers 15h ou te donner les coordonnées GPS. C'est à l'initiative de Paule. Tu te souviens ? Ça va être sympa et ça ne devrait pas durer trop tard. J'espère tellement que tu vas venir !

C'est brouillon et énoncé dans une forme d'urgence comme pour ne pas me laisser le temps de trouver un prétexte. Une forme de pression. Elle doit bosser dans la Force de Vente celle-ci. Je me surprends à acquiescer.

— OK pour un petit tour dans le passé !

Décidément, j'ai l'esprit bien aventurier et la mémoire très courte.

C'est ainsi que je me trouve immergée dans un «rallye» au fond d'une propriété pas très loin de chez moi, Jeannie me présente les personnes déjà arrivées. Je reconnais ses copains, copines d'avant. Une mise à jour s'impose mais a minima... T'es marié ? Tu vis par ici ? Tu as des enfants ? L'ambiance est sympathique et je me sens détendue.

Le jardin ainsi que le séjour sont organisés agréablement pour l'occasion. Personne ne s'est encore précipité vers les buffets disposés ici et là. Nous sommes devenus des gens civilisés depuis le temps du « ballon prisonnier ». Une belle équipe de quadras après ces trois décennies passées hors écran. Beaucoup se sont suivis jusqu'au bac et au-delà et gardent une complicité renforcée, cependant, ma primaire, mes deux années de collège au village et les activités sportives m'aident à figurer encore dans leurs radars et le lien bien que ténu semble persister.

Deux retardataires arrivent bientôt. Je reconnais Marceau. Mes battements de cœur s'accroissent tandis que je le regarde avancer sûr de lui vers Paule, l'hôtesse. Je vais me servir un thé glacé en continuant à l'épier. Ses cheveux sont ras, un

peu blanchis sur les tempes, ça adoucit sa rousseur. Le regard est plus sévère bien que souriant à tous et à chacun sincèrement. Il est campé solidement, comme avant.

Alors que je me retourne pour aller prendre un siège, je manque renverser mon verre sur lui qui se tient à un pas de moi. Toujours sa faculté hyper rapide d'esquive et donc entrée en matière toute trouvée.

— Et bien Luce, tu veux déjà arroser nos retrouvailles ?

Il me complimente et me rappelle que je n'étais pas si gironde jadis.

— Tu l'avais donc remarqué ?

Je me sens un peu rougir

— Bien sûr ! Et que tu rougissais aussi déjà.

— Tu sais, je n'avais pas réalisé que je n'étais pas si mignonne que ça. Sur les photos ça m'a sauté aux yeux.

— Tu étais agile comme un petit singe et adorable.

— C'est toi que les autres appelaient le singe. Je comprends mieux pourquoi nous nous entendions si bien.

Nous rions.

Il me prend délicatement le coude et me pousse à l'écart. Il parle plus doucement.

— Dommage que tu sois partie si vite !

— C'était ça ou crever je crois.

— Moi j'ai perdu brutalement deux amies.

Je hausse les sourcils et le fixe, dans l'expectative.

— Pendant les vacances de Pâques...

— C'est quand je suis tombée malade je crois.

— Non, un peu avant. Quand Annabel et toi étiez dans la cabane, en haut de l'arbre ...

Soudain je n'ai plus très envie d'entendre la suite... Je tousse.

— J'étais plus loin, de l'autre côté du ruisseau, j'arrivais ...

Je m'applique à respirer lentement. Je voudrais réfléchir mais n'y arrive pas.

— J'ai vu quand tu l'as tirée par les cheveux... et qu'elle est tombée la tête sur la pierre.

Tout se met en place, Annabel, la blonde, celle qui pose tout près de Marceau en 5^{ème}.

J'étouffe ! Je saisis mon spray alors qu'arrive déjà, monumentale, la crise.

Remerciements & Félicitations	3
Alain Faillat	5
Le tunnel	7
Bernard Delmotte – Premier prix	7
Jouer n'est pas gagner	16
Marie Delaunay – Deuxième prix	16
Game of clues	26
Jean-Pierre Bertalmio – Troisième prix	26
Al ragù	34
Jérôme Gothot	34
Road-Trip	42
Michèle Dross	42
Des amours étouffantes	51
Jean-Pierre Beaufiles	51
Il suffit de passer le pont	60
Francis Frey	60
Le doux ronronnement du moteur	65
Violette Liégault	65
Noire vengeance	77
Mélanie Elievant	77

Numéro 22	86
Hafid Antar	86
Sauver les enfants	94
Philippe Catté	94
Confessà	104
Charlie Bobillier	104
Sur les chemins de Carpentras	112
Lydia Rallo	112
Un chien chic	121
Jean-Pol Rocquet	121
Un dernier coup pour la route	130
Julien Paris	130
Une belle aventure qui tourne mal	139
Bernard Mathey	139
Golden Brown	145
Annie Gatius	145
On a un problème !	151
Michel Marinchio	151
Un bout de papier	161
Lionel Berthoux	161
Les majorettes de Wattrelos	171

Denis Toulemonde	171
Désarmez les cerveaux	180
Patrick Muller	180
Un tour de trop dans le passé	188
Nicole Jammes	188

« Pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le raconter. »

Jean-Paul Sartre

Quand on apprend que le thème choisi pour le 26ème Festival International du Roman Noir de Frontignan 2023 est *L'aventure c'est l'aventure*, aussitôt, on imagine de grandes fresques guerrières, des épopées fantastiques, des voyages au long cours, des rencontres rocambolesques. On imagine aussi des aventures au coin de la rue, celles qui nous surprennent dans la routine du quotidien, le tout saupoudré de ce voile noir qui interroge, qui inquiète, qui dénonce, qui ironise...

Alors on prend son crayon et on livre, à la page blanche, quelques aventures surprenantes. C'est la démarche choisie par les participants à ce concours 2023. Des récits qui font basculer la vie ordinaire de leurs personnages dans des situations plus ou moins périlleuses.

